



HUITIÈME ANNÉE

Subvention du Conseil Général

Travailler pour la Corse



Et dans tous les domaines

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique

SOMMAIRE

A. AMBROSI-R.....	<i>Esquisse géologique de l'île de Corse (avec gravures)...</i>	1
J.-C.	<i>Philippe Buonarroti et Pascal Paoli</i>	11
HERMENT (EDOUARD)....	<i>Solitudes en Corse (avec gravures)...</i>	16
A. AMBROSI-R.....	<i>L'expulsion des Jésuites de Bastia en 1768</i>	27
A.-F. VINCENTELLI.....	<i>La carrière de Luce de Casabianca</i>	33

BIBLIOGRAPHIE. — Les beaux pays : la Corse. — La vraie figure de Bonaparte en Corse. — L'Annu Corsu de 1927. — Voceru de Colomba. — Napoléon florilège. — Une excursion dans le Campu di l'Oru, etc.

NOUVELLES en quelques lignes : Géographiques, économiques et touristiques.



DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 9, place du Général-Bouret, PARIS (XV°)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42



PUBLICATION HONORÉE DES SUBVENTIONS

du Conseil Général de la Corse, du Syndicat d'Initiative Corse de Marseille et de l'Amicale Corse de Salgon.

La *Revue historique et littéraire*, dont la septième année atteste la persévérance, augmentée de ses publications annexes : *La Corse moderne et économique*, n'est pas une entreprise commerciale, mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font une publication unique, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulève le passé ancien et récent, comme la situation présente et future de notre beau département insulaire.

UN AN : France, 15 fr.; Etranger, 20 fr. — Le numéro, 3 fr.; Etranger, 3 fr. 50.

Le prix du numéro demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Pour les années antérieures à 1926, les demandes doivent être adressées à M. A. CLAVEL, 43, rue Saint-Lazare, à Paris (compte postal n° 211.44). La collection des six années parues, prix actuel : France, 50 fr.; Etranger, 60 fr.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris 813.42, par mandat, avec talon pour la correspondance. (Seuls frais 0,40 cent., quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de 1 fr. 60 pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM.

- ARRIGHI (Paul)**, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Professeur agrégé au Lycée Français de Rome, Directeur de l'*Annu Corsu*.
BLANCHARD (Raoul), Docteur ès sciences, Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.
GARCOPINO (Jérôme), Docteur ès lettres, Professeur à la Sorbonne.
CHAUVEL (Paul), Docteur ès lettres, Professeur agrégé au lycée Buffon (Paris).
COURTILLIER (Gaston), Agrégé de l'Université, Professeur de Première au Lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages et d'études sur la Corse.
ENLART (Camille), Directeur du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro, Membre de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.
FILIPPI (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.
FONTANA (Paul), Secrétaire général des Bibliothèque et Musée de la guerre, Publiciste.
FRANCESCHINI (Emile), auteur d'études historiques sur la Corse.
R. P. Dom MARINI (Philippe), Bénédictin, historien de la Corse.
MARCAGGI (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.
MAURY (Eugène), Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
NATALI (J.-B.), Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.
PAGANELLI (Dono), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie de la Mayenne.
FEYRE (Marius), Professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Dijon.
PICCIONI (Camille), Ministre plénipotentiaire, auteur d'études historiques sur la Corse.
SANTELLI (César), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.
SANTONI (François), Professeur agrégé de Philosophie au Lycée de Strasbourg.
SERGENT (Edmond), Docteur, Directeur de l'*Institut Pasteur d'Algérie*.

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

GÉOGRAPHIE DE LA CORSE

INTRODUCTION.

La Corse est une île. C'est un département de notre belle France et l'un des plus grands par sa superficie, qui est exactement de 8.718 kmq. 5, ou 8.721,8 avec les petites îles (1). Placée dans le bassin occidental de la Méditerranée, entre le 6°12' et le 7°13' de longitude Est (méridien de Paris), le 41°19' et le 43°0'45" de latitude Nord, elle se trouve entre la France et l'Italie, plus près de celle-ci (118 km. de Livourne à Bastia) que de celle-là (176 km. de Nice à Calvi). Elle a fait maints emprunts historiques et géographiques à ces deux Etats méditerranéens auxquels le destin l'a tour à tour rattachée, mais elle n'est pas plus l'Italie que la France. Elle est elle-même. Son originalité, éclatante pour quiconque l'étudie, en fait une patrie d'autant plus autonome que la mer l'isole et que l'histoire aiguise les goûts d'indépendance de ses habitants. En d'autres termes, la Corse n'est que la Corse.

Elle est aussi un monde. Sa modeste superficie n'exclut pas une grande variété, car suivant l'expression de l'un de ses géographes (2), c'est un pays de montagnes dans la mer. Du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, les régions se succèdent à la fois semblables et diverses : semblables parce que des causes naturelles ont travaillé d'égale façon à uniformiser le pays, diverses parce que ce travail a varié d'intensité ici et là, produit des résultats appropriés à la nature du sol, à sa dureté, à l'abondance de l'eau. C'est qu'en effet la géologie, aidée par l'hydrographie, a divisé la Corse en compartiments qui ont été autant de petits pays, dénommés *pièves*, les unes maritimes, les autres montagnardes ; les unes prospères grâce à la fertilité du sol, les autres moins favorisées par la rigueur du climat et par la stérilité des roches superficielles. Ainsi, grâce à l'altitude, à la mer, au climat, elle ignore la monotonie ; elle est tour à tour pays de plaines ou de collines, de plateaux ou

(1) D'après les calculs volumétriques de G. Anfossi, ouv. cité.

(2) RATZEL, La Corse, étude anthropogéographique (*Annales de Géographie*, VIII, 1899).

de montagnes. Elle est un groupe de régions géographiques.

Mais la Corse est une. La mer est pour elle, en même temps qu'une barrière, une voie de communication. C'est elle qui lui donne des côtes variées, des climats différents, un développement autonome. Elle défend les habitants, protège la race, perpétue les habitudes. Elle crée un état social, qui lui est propre et dont on s'étonne à tort, en la privant des avantages que la civilisation apporte aux régions de passage. Bref cette insularité est un bien et un mal ; elle fait que les habitants ont les défauts et qualités qui distinguent le peuple corse.

En résumé, la géographie a fait de la Corse un pays original, divisé et multiforme. Elle explique l'histoire du peuple qui l'habite.

LA GÉOLOGIE

Isolement de la Corse. — Quand on examine une carte des profondeurs marines ou carte bathymétrique, on remarque que les fonds de plusieurs centaines de mètres, allant jusqu'à 1.000 m. à l'Est et jusqu'à 3.000 à l'Ouest, entourent la Corse à de faibles distances du littoral. En un point seulement les seuils sous-marins se relèvent ; au Sud, entre Bonifacio et la Maddalena, la sonde descend à moins de 500 m. La Corse est donc isolée des autres pays, la Sardaigne mise à part. Elle forme une entité.

Sa noblesse géologique. — Elle a aussi sa noblesse géologique, car elle remonte à la plus haute antiquité, contrairement à d'autres terres voisines qui sont récentes. Les modifications, que les temps géologiques y ont apportées, n'ont fait que recouvrir de chair une ossature puissamment construite et lui donner les beaux traits actuels qui permirent à un humoriste d'écrire : « La Corse est un flacon d'essence dont l'odeur du maquis serait le parfum. » (3)

Roches et mouvements primitifs. — A l'époque primitive, cette terre existait déjà, du moins dans sa portion occidentale. Elle faisait partie d'un continent que les géologues ont appelé la Tyrrhénide et qui comprenait les territoires et les îles désignés aujourd'hui sous les noms de Djurdjura en Afrique, de Baléares en Espagne, de Maures et Estérel en France. Les roches qui composaient cette terre sont dites alcalines ; elles forment les assises de notre croûte terrestre et s'appellent schistes et gneiss. Mais de nouveaux minéraux ne tardèrent pas à les recouvrir. Pendant toute l'époque primaire,

(3) BERGERAT, *La chasse au mouflon*.

en effet, des éruptions se produisirent sur le territoire corse comme ailleurs. Elles étaient la conséquence du refroidissement du globe qui se contractait et se plissait. L'un de ces plissements, dit hercynien, qui est le troisième en date signalé par les géologues, bouleversa le sol corse, depuis les périodes qu'ils ont appelées dévonienne et westphalienne jusqu'à la fin du permien. On attribue à ce plissement la formation du Massif Central et des Vosges. En Corse même, il devait produire ces creux et ces bombements qui ont reçu les noms de synclinaux et d'anticlinaux et qui constituent les premières dénivellations du relief insulaire.

Les dépôts houillers. — Ainsi pendant la deuxième moitié de l'ère primaire, le plissement de la plate-forme tyrrhénique se prolongea. Les anticlinaux, dessinant les hauteurs, s'opposèrent aux synclinaux qui tendaient à devenir des vallées. L'une de ces dernières semble avoir été très importante et avoir coupé le massif corse entre Ajaccio et Calvi, du N.-E. au S.-W. Peut-être même, à la suite d'un affaissement local de terrain en cette région, fut-elle envahie par la mer. En tout cas, elle fut à peu près comblée par les débris de roches et de végétaux arrachés aux sommets par les rivières; en d'autres termes, des terrains sédimentaires la remplirent. On y a reconnu des grès, des schistes gréseux et ardoisiers provenant d'une agglomération des sables d'alluvions; on y a trouvé des traces d'anciens végétaux transformés en charbon de houille et en anthracite. C'est en effet la région houillère dite d'Osani, qui s'étend sur 800 kmq. environ, entre les golfes de Galeria et de Portu d'une part, les communes de Mausoleu et d'Ascu de l'autre.

Les éruptions primaires. — En même temps que le sol primitif se ridait et que l'accumulation des végétaux dans les dépressions lacustres ou dans les vallées à tourbières se faisait, une série de phénomènes, appelés dynamiques, s'accomplissait à l'intérieur de la croûte. Les roches sous-jacentes étaient comprimées. De cette pression résultait une fusion qui modifiait la texture des gneiss et des schistes. Ceux-ci, passés à l'état presque liquide, subissaient un brassage qui mélangeait leurs éléments et bientôt après une poussée qui les faisait gicler à travers l'enveloppe superficielle de la terre, bouleversant les dépôts carbonifériens dont quelques lambeaux furent même portés à 1500 mètres d'altitude. Quelques-uns de ces matériaux en fusion arrivèrent jusqu'à percer l'enveloppe. On donne le nom d'éruptives à ces roches nouvelles. D'autres ne réussirent qu'à boursoufler l'écorce, mais n'en méritent pas moins le même qualificatif. Ces dernières ont rempli les fentes

produites par le plissement, en particulier les bombements ou anticlinaux. En définitive les minéraux éruptifs, qui sont des roches basiques à gros ou à petits cristaux, attestent la durée et la succession des phénomènes volcaniques pendant le primaire, et il est à noter que leurs manifestations eurent lieu en même temps et successivement dans les Maures, dans l'Estérel de Provence et en Corse.

Principales roches volcaniques (4). — Ces roches éruptives sont minéralogiquement diverses ; leur date d'apparition les caractérise. D'abord vinrent, à l'époque dévonienne, les granites qui, sous la forme de boursoufflures, constituèrent pour la Corse une véritable carapace. Un peu avant le carboniférien furent projetées les granulites. Après le westphalien, deuxième étage du carboniférien, s'épanchèrent les trachytes ou orthophyres et les diorites, c'est-à-dire des porphyres basiques de nature siliceuse. Antérieurement au permien des laves plus visqueuses encore, qui donnèrent les porphyres appelés rhyolithes, se glissèrent en certains points par les cassures de la croûte et, par suite de leur viscosité, provoquèrent de violentes éruptions ainsi que des projections intenses de tufs et de brèches. Par-dessus le relief déjà existant, un nouveau relief, celui des cumulo-volcans, se surimposa ; le Cintu et la Paglia-Orba en sont des vestiges ; ce sont aussi les plus hautes cimes. Leurs appareils vomirent des coulées qui atteignirent jusqu'à 800 mètres d'épaisseur et comblèrent les vallées anciennes. Ce fut l'époque du paroxysme éruptif. Puis survint un apaisement progressif marqué par l'injection à travers les roches antérieures de minéraux d'un vert foncé comme les euphotides et les diallages. Les labradorites, qui correspondent aux basaltes quaternaires, arrivèrent à la surface au même moment en Sardaigne, en Provence, en Corse. Peut-être même ce granite alcalin à gros grains de quartz et à feldspath qu'on appelle protogyne et qu'on trouve dans toute la région des Agriates et dans une bande allongée de terrain, depuis le Nord de l'Ascu jusqu'au Taravu, est-il aussi, suivant quelques géologues (5), une roche éruptive. Quoi qu'il en soit,

(4) On divise ces roches en roches basiques et roches acides.

(5) Il est possible que la protogyne soit une roche éruptive de la fin du primaire (d'avant le trias, dit Hollande), qui aurait jailli sur le bord oriental de la région hercynienne, le long d'une charnière qui s'étend des Agriates à Poggiu di Nazza. Cette charnière aurait joué à l'époque secondaire quand toute la Corse orientale gneissique se serait abaissée pour être recouverte par les eaux marines. Plus tard enfin lorsque les nappes de charriage du plissement alpin ou tertiaire auraient buté contre la protogyne, celle-ci aurait été en partie

à la fin du primaire, la Corse cristalline de l'Ouest et du Sud-Ouest, qui est du même âge que les massifs du Dauphiné et de la Savoie, était achevée.

Disparition des roches primitives. — En général, les matériaux éruptifs avaient recouvert le socle primitif. L'analogie avec le Massif Central est en cela frappante. Une carte géologique au 80.000^e montre que les schistes et gneiss ne pointent plus que sur de médiocres étendues. On les trouve dans une bande de 25 à 30 km. de longueur, entre Vallica et Osani; près du golfe de Girolata; dans le Niolu; à l'Ouest d'Ajaccio; près de Zicavu; dans la partie Sud du golfe de Portu-Vecchiu; au Nord de ce même golfe, à Sari; enfin à Centuri. Partout ailleurs, dans la Corse occidentale, les roches granitoïdes et porphyriques s'étalent. La teinte rose et violette, qui les représente sur une carte, est dominante depuis Calvi jusqu'à Bonifacio et, de là, jusqu'à Solenzara. Ce sont elles qui, par suite de leur dureté et de leur épaisseur, forment aujourd'hui les plus hauts sommets de l'île, le Rotondu par exemple. On comprend ainsi l'importance du phénomène volcanique pour le territoire insulaire.

Epoque secondaire. Accumulation des sédiments. — Avec l'époque secondaire, la Corse n'avait pas encore acquis toute son individualité. Elle était rattachée d'un côté aux Maures et à l'Estérel et de l'autre à l'Afrique. Une mer la bordait à l'Est, mer assez profonde et très large, que les savants ont appelée un géosynclinal. C'est dans cette cavité, de superficie et de profondeur variables suivant l'époque, qu'allaient se produire les phénomènes d'où devaient résulter les roches de la Corse orientale. On sait que l'ère secondaire a été une période de rabotage, d'émersion et d'immersion des terres et qu'à certains moments toutes les parties basses des continents primaires furent noyées, après avoir été aplanies (6). Il en fut ainsi pour toute la région à l'Est de Saint-Florent, de Corte, jusqu'à Solenzara. Tour à tour couverte et découverte par les eaux marines, ce fut une aire d'ennoyage. Au milieu de ces fluctuations qui abaissaient ou élevaient le

recouverte (on la retrouve à Vezzani et à Sermanu), broyée, métamorphisée et plissée, comme dans la région de Tendà. Ainsi se complèteraient et se concilieraient les deux thèses de Hollande (terrain éruptif) et de Deprat (terrain charrié).

(6) M. Castelnau prétend même que le socle hercynien a dû être rasé jusqu'à son soubassement et que le relief actuel, de forme jeune, ne peut être que le résultat d'un relèvement tertiaire et du creusement par les eaux courantes.

niveau de la mer, les rivières, formidablement gonflées par les pluies d'un climat excessivement humide, et dont le niveau de base, c'est-à-dire la mer, se rapprochait ou s'éloignait, ravinaient fortement le sol. Elles entraînaient dans le géosynclinal les roches primaires gneissiques, schisteuses, granitiques et porphyriques. Les galets s'accumulaient en masses très épaisses, s'aggloméraient, et sous l'effet de la pression des couches supérieures, se modifiaient, subissaient le métamorphisme d'où dérivent les schistes dits lustrés. Consécutivement à ce dernier, elles étaient traversées par des éruptions internes de roches vertes, gabbros, serpentines, péridotites, qui en achevaient la transformation.

Formation d'une double nappe de charriage. — Or, ces couches sédimentaires gisaient à de grandes profondeurs, c'est-à-dire que, par suite de leur température, elles étaient en partie fluides. Elles ne tardèrent pas à subir l'effet de la compression de la croûte, due au refroidissement, et à se déplacer d'Est en Ouest en recouvrant le sol inférieur ou le substratum primaire à la manière d'une nappe. C'est ce que les géologues ont appelé un phénomène de charriage. Il n'est compréhensible que si on le suppose produit dans les parties profondes du sol et à l'aide de roches presque fluides. Le bord occidental de cette nappe serait venu heurter la lisière orientale des grands massifs hercyniens, groupés sous la désignation de horst, et dont les minéraux auraient subi, par suite d'une effroyable compression, une modification complète. La protogyne, qui, suivant quelques-uns, est un granite en place, broyé, laminé, redressé, en serait la conséquence. Pour d'autres géologues toutefois, sa formation proviendrait de l'énorme pression subie par des roches granitiques de la région cristalline. Quoi qu'il en soit, une première nappe de charriage serait antérieure au début du tertiaire, c'est-à-dire à l'ère nummulitique. Des travaux récents ont même démontré que postérieurement à cette période, les terrains sédimentaires qui s'étaient formés dans la mer orientale aux diverses époques géologiques de la terre, c'est-à-dire au trias, au jurassique, au crétacé jusqu'à l'éogène, et qui comprennent des schistes argilo-calcaires, des calcaires dolomitiques ou cargneules, des gypses, avec des fossiles tels que l'*aricula*, la *térébratule*, la *nérinée*, auraient à leur tour été charriés, après un nouveau plissement, par-dessus la nappe des schistes lustrés. Ils auraient constitué une seconde nappe.

Le plissement tertiaire de la Corse orientale. — Ces phénomènes s'étaient accomplis dans les profondeurs du géosynclinal, quand les temps tertiaires commencèrent et ame-

nèrent avec un recul de la mer une émerision générale (7) des terres sous-marines. Alors la contraction du globe devint plus énergique. Un nouveau plissement, plus important encore que le plissement hercynien et qu'on appelle méditerranéen ou alpin, bouleversa la physionomie de la Corse. Une région d'âge tertiaire, soulevée par le plissement, s'accola à la Corse primaire. Elle sembla continuer au Sud la chaîne des Alpes qui naissait au même moment et comprit, avec le Cap Corse, tout l'arrondissement de Bastia et une partie de celui de Corte. En voici la tectonique ou mode de formation : une nappe postnummulitique surmonte une première nappe pré-nummulitique qui repose elle-même sur un substratum de terrains archéens (schistes et gneiss). Cette superposition est encore visible, malgré le ravinement et le démantèlement, aux environs de Macinaggiu, sur les collines de la Coscia et de Buscinu, aux rochers de Pughiali près de Patrimoniu, sur la crête de l'Orianda, aux environs de Ponte Leccia, à la cima di Pedani, au monte Pollinu, près de Francardo, à Venacu dont le poudingue de protogyne et de schistes lustrés provient de la mer nummulitique, près de Solenzara et dans la vallée de l'Abatescu. Partout ailleurs la seconde nappe a disparu, enlevée par l'érosion (8).

Synclinaux et anticlinaux de la première nappe. — En revanche, les sédiments de la première nappe forment l'ossature de la Corse du Nord-Est qui peut être qualifiée de sédimentaire. On les trouve un peu partout : à Corte, qui est bâtie sur leurs assises, dans les vallées de la Restonica et du Tavignanu, au col d'Ominanda, autour de Bastia, dans la vallée du Fangu, près de Patrimoniu, sur le Pignu, au San Petrone, à Vezzani, etc. Dans l'ensemble, cette première nappe se présente plissée en quatre anticlinaux et synclinaux. Un anticlinal va des Agriates jusqu'à l'Ouest de Poggiu di Nazza ; un synclinal est marqué par le ruisseau de l'Orta, affluent du Tavignanu. Puis viennent l'anticlinal de la chaîne de Soveria jusqu'au Tavignanu ; le synclinal avec sédiments de la deuxième nappe dans la Cima di Pedani et avec la vallée d'Omessa ; l'anticlinal du San Petrone ; le synclinal de Prunelli et Ortiporiu jusqu'au Tavignanu ; l'anticlinal à arc concave de Peru Casevecchie à Cervione ; enfin le synclinal qui plonge à l'Est dans la mer.

(7) Cependant au début du tertiaire, à l'époque lutétienne, un golfe marin séparait encore le Cap Corse du reste de l'île et pénétrait jusqu'à Saint-Florent.

(8) D'après Hollande, les nappes corses seraient venues d'Est en Ouest ; d'après Termier, la poussée aurait eu lieu d'Ouest en Est.

Pour résumer cette formation de la Corse depuis les temps primaires jusqu'au milieu du tertiaire ou époque miocène, on doit dire que l'île est faite de deux terres d'âge différent et de roches diverses : l'une primaire et cristalline, l'autre secondaire et sédimentaire, et qu'entre les deux se trouve une zone d'écrasement où les granites sont remplacés par la protogyne et dont la faible altitude a facilité l'invasion marine de l'époque dite lutétienne. En définitive, la Corse (9) serait depuis cette période détachée de la Tyrrhénide, en grande partie effondrée, séparée de l'Afrique et de l'Espagne, mais encore reliée par un isthme primaire à la Provence; elle constituerait un noyau hercynien, comme les massifs de la Savoie et du Dauphiné (Mont-Blanc et mont Pelvoux) englobé dans les plissements méditerranéens du tertiaire.

Terrains miocènes. — Il y eut bien par la suite quelques modifications apportées à l'ensemble de l'île, mais elles furent d'importance moindre. Au miocène (milieu du tertiaire), la mer empiétait encore beaucoup sur le territoire français et, par le Rhône, pénétrait jusqu'au delà de la Suisse, grâce à un affaissement lent et général des continents de la Méditerranée, ce que les géographes dénomment un mouvement positif des rivages. De même, en Corse, elle s'enfonçait à travers la future vallée du Golu jusqu'à Francardo, où les eaux du golfe atteignaient près de 200 mètres de profondeur; dans le golfe d'Ajaccio, elle remontait la vallée de la Gravone; enfin elle recouvrait les plaines de Saint-Florent et d'Aleria. Elle y laissa, en se retirant, des calcaires durs et marneux avec fossiles nombreux tels que les *Pectens*, qui sont les plus répandus, ou les *Clypéastres* (oursins). Le détroit de Bonifacio existait déjà, et le petit plateau de 60 kmq. sur lequel est bâtie la ville était constitué. Il en est de même de la falaise sur laquelle s'élève la citadelle de Saint-Florent, de la butte d'Aleria, où les sédiments dépassent 200 mètres d'épaisseur, enfin du mont Albanu, près de Francardo.

Terrains néogènes et quaternaires. — Avec le pliocène ou néogène supérieur, qui marque la fin du tertiaire, la mer, qui avait reculé partout, dessine un retour offensif qui coïncide avec un mouvement positif. Elle n'a pas encore évacué toute la plaine d'Aleria, où elle a laissé des sables jaunes, argileux, de 2 à 3 mètres d'épaisseur, avec d'abondantes coquilles de *Nasses*. Des effondrements importants et antépléistocènes ont lieu entre la Corse et la Provence; ils achèvent de couper

l'isthme de jonction et de créer la côte actuelle de l'Ouest. L'époque quaternaire, qui est caractérisée par l'apparition de l'homme, verra se produire plusieurs oscillations du rivage avant que le mouvement négatif actuel (abaissement du niveau de la mer) devienne continu. D'abondantes alluvions, dites anciennes, de galets, de boues ocreuses et de sables, apportées par les rivières, se déposent le long des côtes formant des terrasses de 40, de 20 et de 5 mètres de hauteur, aujourd'hui découpées par les cours d'eau et sur lesquelles une dernière invasion marine, dite tyrrhénienne, laissera les curieuses coquilles du *Tapes Dianae* et celles du *Strombus bubonius* spéciales à la plaine d'Aleria, à Pianosa, à Livourne et à quelques autres localités de la Méditerranée. Des dépôts quaternaires des lagunes marines sont encore visibles dans les golfes d'Ajaccio, de Chioni, de Saint-Florent, sur le littoral de Macinaggiu et de Morsiglia. Enfin l'humidité et le refroidissement du climat, qui ont commencé avec le pliocène récent et suivi l'effondrement de l'Atlantide, grâce auquel les eaux du pôle entrèrent en contact avec celles de la Méditerranée, provoquent la formation d'une carapace de glace sous laquelle l'Europe septentrionale et centrale ainsi que les sommets de la Corse disparaissent. A trois reprises, ces glaciers reculent quand le climat se réchauffe, ou avancent quand il se refroidit. Ces trois périodes, connues dans les Alpes sous les noms de mindélienne, de rissienne et de würmienne, sont celles d'une érosion formidable accompagnée du creusement des vallées en auge et du dépôt de moraines à la base de ces vallées : le Niolu en offre les plus frappants exemples.

Ainsi finit l'histoire géologique de la Corse. Concluons donc en disant que, malgré sa complexité, on peut distinguer deux périodes bien définies. Dans l'une, qui s'étend jusqu'à la fin du primaire, la région de l'Ouest et du Sud-Ouest est formée, plissée, bosselée ; c'est la Corse cristalline qui se rattache au continent tyrrhénique et à la chaîne hercynienne du Massif Central. Dans l'autre, l'île se constitue par l'effondrement de presque tout ce continent, hormis la Corse primaire qui est relevée, et par l'adjonction au Nord-Est d'une terre sédimentaire à double nappe de charriage, plissée en même temps que les Alpes. Ces deux régions juxtaposées témoignent d'une dualité géologique qui est le trait caractéristique de la géographie de la Corse et que nous retrouverons dans l'orographie, dans le climat, dans l'hydrographie, dans la végétation et même dans la race et dans l'histoire.

Bibliographie.

- Carte géologique de la France au 320.000^e, feuille 33, la Corse, par Nentien. Béranger, Paris, 1892.
- Carte géologique de la France au 80.000^e, feuilles 259, 260, 261, 262, 263, pour la Corse, dressées par MM. Deprat, Maury, Savornin (en cours d'édition). Béranger, Paris.
- E. GUEYMARD. — *Voyage géographique et minéralogique en Corse en 1820-1821* (Bulletin de la Société des Sc. H. et N. de la Corse, 1883).
- NENTIEN. — *Etude sur la constitution géologique de la Corse*, dans les Mémoires pour servir à l'explication géologique de la carte de France. Paris, Impr. Nat., 1897.
- N***. — *Résumé des travaux sur la géologie de la Corse*, 102 p. (Bulletin de la Société des Sc. H. et N. de la Corse, 1902).
- BARRÉ. — *Architecture du sol de la France* (p. 358-362). Paris, Colin, 1903.
- FERTON. — *Sur l'histoire de Bonifacio à l'époque néolithique*, dans les Act. Soc. linn. de Bordeaux, t. LIV, 1899.
- *Nouvelles preuves de l'existence du détroit à l'époque néolithique; le climat de Bonifacio à cette époque*, dans la Revue de l'Association française pour l'avancement des Sciences, 30^e session. Ajaccio, 1901.
- TERMIER. — *Les problèmes de la géographie tectonique dans la Méditerranée occidentale*. Revue des sciences, 1911.
- P. CASTELNAU. — *La Corse : origines et distribution du relief* (communication à la Société fribourgeoise des Sciences naturelles, séance du 26 juin 1919).
- J. DEPRAT. — *Etude analytique du relief de la Corse*, 200 pages avec cartes, gravures et croquis, dans la Revue de Géographie annuelle, 1908.
- D. HOLLANDE. — *Géologie de la Corse*, 466 pages avec 58 planches et dessins, dans le Bulletin de la Société des Sc. H. et N. de la Corse, 1918.
- (Ces deux derniers ouvrages sont fondamentaux.)

Philippe BUONARROTI et Pascal PAOLI

M. O.-F. Tencajoli, publiciste italien bien connu dans la péninsule voisine, a beaucoup écrit sur la Corse, à laquelle il porte un grand intérêt. Dans un de ses derniers articles, il évoque la figure d'un de ses compatriotes, Philippe Buonarroti, que les circonstances conduisirent à Bastia et qui joua un rôle assez actif dans la politique du département en 1790-1791 pour avoir sa part de responsabilité dans la rupture

franco-corse de 1793 et dans la révolte de Paoli contre la Convention (1).

Personnage étrange en effet que ce prétendu descendant du célèbre sculpteur florentin Michel-Ange. Né à Pise en 1761, il se laissa de bonne heure séduire par les théories philosophiques de Locke, de Jean-Jacques Rousseau et d'Helvétius, au grand désespoir de son père, le marquis Léonard, gentilhomme de la Cour grand-ducale.

Lorsqu'il eut obtenu le diplôme d'avocat, son père le fit inscrire parmi les Chevaliers de Saint-Etienne, puis le maria à une jeune fille de la haute noblesse italienne, Elisabeth de Conti. Mais Philippe ne renonça pas aux idées qui lui étaient chères et continua d'être un ennemi acharné de la noblesse et de la monarchie, tout en manifestant de l'indifférence pour la religion. Il devint un des principaux chefs de la franc-maçonnerie.

Il faisait en Italie une propagande effrénée en faveur de la Révolution française et il fut suspect.

Il dut quitter la Toscane. La Corse était alors en pleine effervescence; nouvellement conquise, elle accueillait avec enthousiasme les idées qui venaient de France. C'est là qu'il chercha refuge avec sa femme. A peine débarqué à Bastia, il fonda une Société patriotique et un journal, *L'Ami de la Liberté italienne*, qu'il faisait passer clandestinement en Italie.

Par ses idées républicaines, teintées de communisme, il s'était créé une situation enviable en Corse, mais le retour de Pascal Paoli, après un exil de 21 ans, devait le faire tomber de son piédestal.

A Bastia, Paoli fut acclamé avec un enthousiasme qui touchait au délire; le jeune Bonaparte lut en son honneur une adresse au nom de la municipalité d'Ajaccio, et Buonarroti, se faisant l'interprète des Toscans, prononça un discours imprégné d'idées de liberté. « Ces jours, a dit Joseph Romano Catania, le biographe de Philippe, furent pour le Pisan exilé les plus beaux jours de sa vie ! »

Attaché au secrétariat du département, il avait une situation qui lui permettait de vivre dans l'aisance et même de con-

(1) M. A. Ambrosi, avec le concours de feu le chanoine Letteron, a publié en 1919 et 1921, dans le *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse*, le *Giornale Patriottico* que ce personnage fonda en 1790 à Bastia et dont la durée fut éphémère. — On consultera utilement sur Buonarroti le livre de M. P. Robiquet : *Buonarroti et la secte des Egaux d'après des documents inédits*. Hachette, 1910.

tinuer la propagande révolutionnaire, ce qui ne pouvait plaire à l'homme d'ordre qu'était Pascal Paoli. Les deux hommes n'allaient pas tarder à entrer en lutte. La constitution civile du clergé, qui avait été modifiée malgré Paoli et qui avait provoqué des désordres dans l'île, fut l'origine de leurs dissensions. Les Bastiais, accusant Buonarroti d'être l'instigateur des mesures prises contre les prêtres, l'obligèrent à quitter la Corse (3 juin 1791) après l'avoir malmené.

Voici, d'après Panattieri, secrétaire général du département de Corse en 1791, dans quelles conditions la foule bastiaise expulsa Buonarroti : « Les malandrins, après nous avoir arrêtés, se mirent à la recherche du sieur Buonarroti, un des chefs de bureau du conseil. Ce vertueux citoyen en avait été prévenu le soir précédent. Pour se soustraire aux embûches bastiaises, il s'était réfugié, avec le consentement de l'administration, au fond d'une prison du Palais. Les insurgés y pénétrèrent, vont à la prison, veulent en forcer les portes. Le gardien résiste. Mais la municipalité insurrectionnelle, qui venait d'être désignée, agit despotiquement, l'oblige à ouvrir et à remettre aux mains de ces sauvages le malheureux prisonnier. Une bande de mauvaises femmes, armées de vils instruments (?), se forme, enlève à ce dernier la perruque et les souliers, le ligotte et le conduit, avec des moqueries et au son des *corni*, à travers la ville, vilipendé, battu, insulté à chaque pas et de la manière la plus barbare et la plus inhumaine. Le tour de ville terminé, on le conduit au violon. La municipalité établit un procès-verbal mensonger qu'on confie à une escorte en même temps que le prisonnier, avec ordre formel de le livrer au gouverneur de Livourne et d'en exiger un reçu. Buonarroti s'embarque donc sur une gondole bastiaise, accompagné par une bordée d'injures qu'il avait déjà entendues pendant qu'on le traînait à travers les rues.

« Nous étions tout près et nous nous approchâmes pour voir ces manifestations de la fureur bastiaise. A notre aspect, le malheureux reprend courage, et avec cette fermeté d'âme qui honore l'innocent, il s'informe de notre sort, nous prévient que les membres du Directoire sont en danger et que les révoltés ont assiégé la maison du vice-président, le sieur Mattei. Il nous prie de lui accorder notre assistance, et dès notre débarquement sur le continent (où nous allions être expédiés, contraints et forcés), d'écrire en sa faveur aux départements voisins où il espérait pouvoir se réfugier ; il nous supplie, en outre, qu'à notre retour en Corse, nous prenions soin de sa femme et de ses enfants demeurés à la discrétion des Bastiais, puis après avoir pleuré ensemble, nous nous séparons, em-

portés par nos bateaux respectifs et vers des destinations différentes » (2).

Cependant, le calme rétabli, le Conseil général lui vota une indemnité de 400 francs pour protester contre les violences dont il avait été victime.

De retour à Bastia, Buonarroti, s'imaginant bien à tort que Paoli était l'auteur de son aventure, lui voua une haine mortelle.

Entre temps, la politique avait surchauffé les cerveaux en Corse : jacobins et royalistes se disputaient à qui mieux mieux. Mais la majeure partie de la population était pour Paoli et suivait ses conseils.

Quant à Buonarroti, qui n'ignorait pas que la popularité de son adversaire portait ombrage aux chefs de l'Assemblée nationale, il s'était déclaré résolument contre lui. En 1792, il soutint les candidatures républicaines, principalement celle de Saliceti, avec qui il se rendit à Paris.

Il y séjourna longtemps et sut flatter les puissants du jour. Enfin, la Convention le renvoya en Corse avec le titre de Commissaire observateur dans le département de la Corse ; il devait aussi faire partie de l'expédition qu'on préparait contre la Sardaigne. Outre cela, il avait été chargé d'expliquer aux élèves du collège de Bastia le droit public. Buonarroti continuait de faire de la politique à outrance et fréquentait assidûment les réunions de la Société des *Amis du peuple* dans le but de se faire des partisans contre le général qui avait désapprouvé ouvertement l'expédition de Sardaigne.

Buonarroti prit part à cette expédition « comme apôtre de la liberté, proclamait-il, et l'épée à la main pour abattre les grands et servir brillamment les sans-culottes, prêt à faire le sacrifice de la vie pour la liberté ».

On sait que l'expédition échoua.

Il eut l'occasion de voyager alors avec le jeune Bonaparte. La nuit, ils s'arrêtèrent à Bocognanu où ils furent les hôtes d'un certain Bonelli. C'est là que le futur empereur aurait dit en parlant de Jules César : « Pour un rayon d'une telle gloire, on peut accepter une mort prématurée et un coup de poignard. »

Le fougueux républicain l'interrompit : « Et moi je voudrais être ton Brutus, je hais tous les tyrans et les ambitieux. »

A Paris, grâce à la protection de Robespierre, de Saint-Just et de Camille Desmoulins, Buonarroti fut naturalisé

(2) Cf. CAGNANO, Documents sur les troubles de Bastia, publiés en 1894 dans le *Bulletin de la Société des Sc. H. et N. de la Corse*.

français, le 27 mars 1793. Il ne cessa d'intriguer contre Pascal Paoli, qu'il accusait, en plein club des Jacobins, de despotisme. Alors on décida de l'envoyer en Corse avec des pouvoirs très étendus, de façon à contre-balancer l'autorité du général.

Cette nouvelle indigna Paoli; ce fut la goutte d'eau qui fait déborder le verre. Il se révolta contre la France et appela le peuple aux armes.

Buonarroti, lui, ne cessait pas de manifester sa haine contre son ennemi et de fulminer des injures contre lui et contre les Corses (3). Il se préparait à partir pour l'île lorsque le député Andrei, un ami de Paoli, le menaça de la *vendetta* s'il mettait à exécution son projet de voyage. Il resta à Paris, mais soulagea sa colère en faisant paraître un libelle infâme : *Les trahisons de Pascal Paoli*, qui eut une deuxième édition et fut intitulé : *La Conjuraton de Corse complètement dévoilée*.

En envoyant un exemplaire du libelle à son ami Gentili, Andrei traitait la publication de production aussi malpropre que son auteur Buonarroti, qui voulait singer le *Père Duchêne*.

Nicolò Tommaseo, après avoir pris connaissance de cette lettre, écrivit à Pascal Paoli que Buonarroti était un fou honnête, un déiste pédant, mais qu'il n'était pas malpropre.

Quoi qu'il en soit, Buonarroti ne retourna pas en Corse. Il resta à Paris. Après la chute de Robespierre, on l'arrêta, mais il fut presque aussitôt remis en liberté. Il fit encore parler de lui dans la conspiration de Babeuf.

Pendant toute la durée du Consulat et de l'Empire, il se tint coi. Après 1815, il conspira à nouveau avec les républicains, mais cette fois ce fut pour la libération de l'Italie.

En 1831, il préside le Comité révolutionnaire et a des pourparlers avec le général Lafayette, commandant de la garde nationale, pour l'échange, entre la France et l'Italie, de la Corse contre la Savoie. La Cecilia assistait à ces réunions.

Ce fut le dernier acte politique de Buonarroti. Devenu vieux, malade et ayant presque perdu complètement la vue, il mourut à Paris le 17 septembre 1837.

J. C.

(3) Cf. les documents publiés en 1920 par M. A. Ambrosi, directeur de cette Revue, dans le *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse*, entre autres le pamphlet que Buonarroti publia contre Paoli : *La conjuration de Corse et la trahison de Paoli*.

SOLITUDES EN CORSE ⁽¹⁾

Vers Bavella et Ajaccio

31 mai 1924. — A 4 heures, tout le monde est sur pied.

La caravane s'augmente d'un jeune compagnon de route qui se rend à Zonza.

Les bicyclettes sont arrimées : paniers et bissacs équilibrent la charge.

C'est avec un sentiment de satisfaction, mêlé d'attendrissement, que nous considérons le mulet enfermé entre les quatre roues et les deux guidons.

Les adieux s'échangent comme entre de vieux amis.

« Avanti ! »

Nous nous engageons de suite dans un sentier en zigzag au creux du ravin issu du col de Saltu, à travers un sous-bois de fougères énormes et parmi la colonnade des sapins.

Le jeune homme ferme la marche, fusil en bandoulière, comme il sied à tout Corse en déplacement.

Sur la route de Sartène, certain jour, nous avons croisé un garçonnet d'une dizaine d'années, l'arme sur l'épaule.

— En cas de rencontre avec mon ennemi, nous dit-il gravement.

La solitude de ces forêts ne paraît nullement hostile et recéleuse de bandits, mais respectueux de la tradition et docile à son imagination, prêt à une attaque brusquée, notre compagnon fait virevolter son arme, canon en haut, canon en bas, de l'épaule gauche à l'épaule droite, au grand dam de l'un de nous ou du mulet, victimes éventuelles de quelque liane accrochée à la gâchette.

Simple accoutumance et couleur locale...

En atteignant, au bout d'une heure, le col de Saltu, nous croisons un sentier excellent venu de Solaru et continué vers Asinao, ainsi que l'indique la carte : notre premier plan avait du bon.

Résignons-nous, puisque la sagesse a parlé par la bouche du garde, écoutons la voix de la sagesse.

Brusque lever de rideau sur une féerie.

Bavella : un cirque d'une envergure gigantesque, un hérissément de rocs verdâtres, roses, rouges, zébrés de failles

(1) Cf. le n° 42 (novembre-décembre 1926).

ces puissances dominatrices et du regard embrasser l'ampleur du cirque de Bavella.

Nos yeux détaillent avidement cette succession de merveilles sans que l'intérêt diminue un seul instant.

Le sentier tantôt fuit tout droit, semblable à une délicate allée de parc bien sablée, tantôt vire autour de petits contreforts hérissés de pierres et de racines, saute des « fiuminetti » très amusants ; l'un d'eux, plus large, nous permet un regard en arrière, sur le col de Saltu, passage ténébreux dont les roches voisines estompent leur blondeur dans le ciel éperdument bleu.

Nous entendons les clochettes de troupeaux qui, désertant la plage malsaine, montent vers les maigres pâturages au-dessus des forêts, au pied des neiges.

Ainsi nous abordons, sur la grande route, le col de Lorone.

Le mulet et les bicyclettes sont arrivés à bon port ; le visage radieux du garde témoigne éloquemment de la satisfaction qu'il en éprouve.

Nous nous retrouverons à la maison forestière de l'Alza, après avoir joui un moment du plaisir de la descente vers les bas-fonds du cirque et abordé une moitié de la terrible rampe de Bavella.

Dans une partie de la forêt brûlée et qui lui donne un aspect plus sauvage encore, c'est une lutte sans merci entre la route et nous.

Avant d'atteindre la maison forestière, nous voyons en arrière la ligne de la mer desserrer l'étreinte de la formidable tenaille, et il semble qu'une bouffée d'air frais et de liberté s'engouffre vers nous au travers de la gorge.

L'Alza ! Nos compagnons de route, utilisant les raccourcis, arrivent au même instant.

Présentations.

En un tournemain, le déjeuner s'élabore.

— A la fortune du pot ! nous dit le garde, mais vous aurez du bon vin.

Dans notre Midi, tout propriétaire d'un petit vignoble estime posséder le meilleur cru de la contrée et place son point d'honneur dans la qualité de son vin.

Ah ! ces Méridionaux, même en Corse, tous les mêmes !...

Nous avons certes remembrance de vins exquis de Corse, tant du Cap que du Sud de l'île, mais allez donc dépasser tel élixir de Morsiglia ou telle liqueur de feu de Roccapina !

— Un petit vin, messieurs, de ma terre de Conca-de-Portu-vecchiu, c'est clair... limpide... rosé... et qui ne peut pas faire de mal, ça a son petit bouquet et son petit degré, c'est pur !

Sympathique garde de l'Alza, ta parole est d'or, car elle

n'est pas vaine ; du flacon ton vin coule comme une cascabelle de rubis et rutilé comme un rayon de soleil : il ravit l'odorat, il caresse le palais de la finesse de son bouquet, il échauffe le gosier telle une coulée de lave, il brûle l'estomac comme une braise, il coule dans les veines comme un rayon ardent, il donne à l'esprit la légèreté et la joie et de l'éloquence au langage.

— Puisque tu insistes, aimable garde, emplis à nouveau nos verres et louée soit ton hospitalité. Grâce à ta liqueur divine, nous possédons le courage et les vertus nécessaires pour ascensionner, sous l'accablante chaleur, les lacets de la terrible rampe au sommet de laquelle chantera la symphonie des incomparables splendeurs de Bavella.

« Addiu ! gardes de l'Alza et de Tova, nous apprécions comme il convient la simplicité et la cordialité de vos services. Addiu ! »...

En deux heures de lutte, halte faite à chaque source, à chaque ruisseau, à chaque fontaine, à chaque filet d'eau, nous atteignons la plate-forme idéale de la maison cantonnière.

Ici point de palace ni de chalet-hôtel et point de garages d'automobiles. Une misérable maisonnette, bâtie face à l'un des plus beaux spectacles qu'il soit permis d'admirer, assure le couvert, car dans les bergeries proches (un rectangle de pierres amassées et couvertes de chaume) s'élabore le brocciu fameux.

Savourons un bon moment la douceur de la halte et la synthèse de tout ce que la Corse peut donner.

Nos regards se reposent tour à tour sur les cornes d'Asinao et les aiguilles de Bavella, monstres bienveillants, sur l'ondulation des forêts, sur la mer paisible et si bleue.

Sous le charme de la Corse, nous nous laissons gagner par la bonne fatigue. Le brocciu frais est apporté entre deux plateaux de joncs tressés. La vieille mère accroupie sur le seuil, à demi retournée ; l'épouse silencieuse, debout, les mains croisées ; les marmots allongés sur le sol ; l'homme respectueux nimbé des bouffées de sa pipe, tous ces personnages assistent, impassibles, au spectacle offert par deux touristes qui font alterner les bouchées avec les exclamations enthousiastes.

Lorsque nous franchirons le col de Bavella, il nous semblera qu'en nous arrachant à cette quiétude, à ces mœurs primitives, à ce belvédère merveilleux, nous allons rompre un charme.

Et ce charme envoûte nos esprits alors que nous dévalons vers Zonza.

Pourtant la route est d'une hardiesse et d'une variété admirables ; mais les tableaux, d'abord sévères, puis égayés de châtaigniers, sont encore du domaine de Bavella.

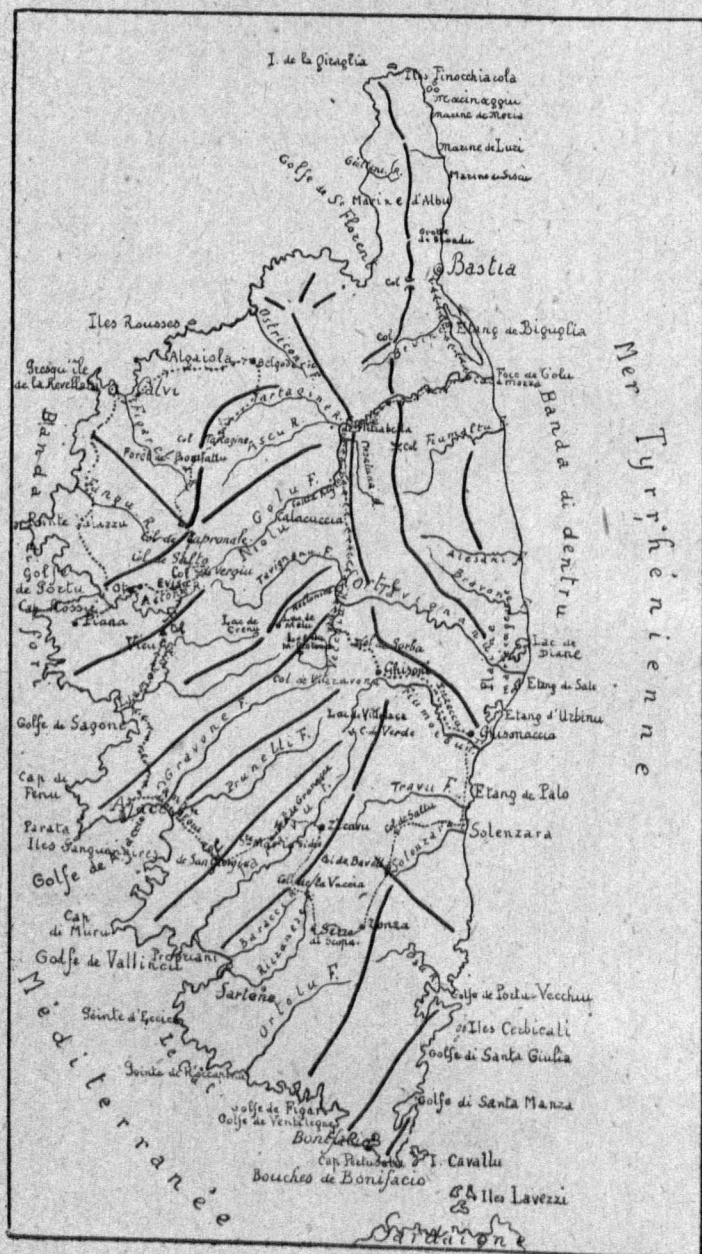


Fig. 2. — Solitudes en Corse.

(Route suivie par l'auteur du récit; la route est indiquée par une ligne pointillée.)

Nous traversons Zonza, coquet village accroché, comme les autres, à la montagne; nous montons vers Quenza et vers Serra di Scopamène, le long des escarpements issus de l'Incudine, et cette porte aux roches de feu, ouverte sur un paysage hallucinant, nous hante à tel point que nous oublions le terme de notre étape.

Quenza passe et Sorbollanu, dont nous dominons vite le clocher, et les vallées fuient vers l'horizon agrandi par le crépuscule.

Un tournant nous révèle Serra, le collier de ses maisons claires agrafées à deux ravins profonds, sur le flanc d'un escarpement boisé.

L'hôtel est signalé par l'autobus, symbole du Progrès.

Seuls au fond de l'immense salle, sous la lampe fumeuse dont la lumière parvient à peine à chasser les ténèbres, nous prenons un repas frugal.

Le service est assuré par une jeune fille tout de noir habillée, le visage encadré du foulard noir, personnage muet, quasi biblique.

L'ombre semble envahir de plus en plus la pièce, la lumière vacille; la jeune Corse glisse comme un fantôme.

Nous regagnons nos chambres, autant dire nos cellules. Le sommeil nous gagne, mais nos esprits franchissent Bavella et vagabondent toujours sous la lune à travers les roches et les forêts, au chant berceur de la mer invisible.

Edouard HERMENT.

L'EXPULSION DES JÉSUITES DE CORSE ⁽¹⁾

**Procès-verbal d'expulsion des Jésuites de Bastia
et d'inventaires des meubles et effets trouvés dans
leur maison.**

29 août 1768 et jours suivants.

Ce procès-verbal, qui est un document officiel, a un réel intérêt. Entre autres remarques, nous signalerons celles-ci. L'expulsion ne doit souffrir aucun retard, puisque les Jésuites ont trois jours francs pour quitter la Corse et à peine le temps d'assister à l'inventaire de leurs biens. Cette précipitation n'empêche pas l'intendant français d'agir avec quelques ménagements, qui lui sont sans doute recommandés. Il accueille avec bienveillance les demandes relatives à une cession de linge, de vêtements, de meubles même qui lui sont

(1) Cf. le numéro 42 de la *Revue*.

adressées. Il ne proteste pas contre l'aveu du père Recteur coupable d'avoir expédié à Gênes une partie des archives du couvent, dès que le soupçon d'une expulsion possible lui était venu à l'esprit, et il reçoit, sans la moindre réflexion, la réclamation, consignée au procès-verbal, d'une indemnité de plus de 3.200 francs pour le logement accordé depuis quelque temps dans le couvent au comte de Marbeuf et à quelques-uns de ses officiers. Tout cela est bien la preuve que le Roi en voulait plus à l'Ordre lui-même, qu'il refusait de tolérer dans ses domaines, qu'aux membres de l'Ordre pris individuellement.

L'an mil sept cent soixante-huit, le vingt-neuvième jour du mois d'août, six heures de relevée, nous Daniel-Marc-Antoine Chardon, chevalier conseiller du Roi en ses conseils, maître des requêtes ordinaires de son hôtel, premier Président de son Conseil supérieur de l'isle de Corse, intendant de justice, police et finance près des troupes de Sa Majesté et commissaire départi pour l'exécution de ses ordres dans l'étendue de la dite isle.

En vertu des ordres du Roi à nous adressés par M. le marquis de Chauvelin, commandant en chef les troupes de Sa Majesté dans l'isle de Corse, etc., etc..

Nous sommes transportés au couvent des Jésuites (2) situé dans ladite ville de Bastia, rue Droite, où étant, et après avoir assemblé la communauté desdits Jésuites, demeurant en la ville de Bastia et domiciliés en icelle, au son de la cloche, dans la forme accoutumée, nous aurions (3) aux dits Jésuites, en la personne de M. Jean-Dominique Gerra, recteur de la ditte maison, notifié les susdits ordres du Roi portant que Sa Majesté ayant aujourd'hui (4) sous sa domination l'isle de Corse et voulant que ses lois soient uniformes dans toute l'étendue des pays de son obéissance, elle aurait jugé à propos, à l'exemple des autres provinces, de ne pas conserver dans la ditte ville de Corse les membres de la société de Jésus et aurait en conséquence ordonné que tous les membres de la ditte Société seraient conduits hors de la ditte isle dans les lieux qu'il plairait à Sa Majesté d'ordonner, et après l'exhibition des dits ordres, nous, intendant et commissaire du dit, avons requis le dit père recteur de nous donner à connaître les lieux sacrés, trésor, réfectoir, salles, dortoirs et autres lieux claustraux, ensemble de nous faire ouverture de la bibliothèque (*sic*), portes, coffres, armoires de la ditte maison, comme aussi de nous exhiber les archives, papiers, titres de créance et autres pièces relatives aux biens possédés par les

(2) Le mot est toujours écrit avec deux *t* dans le manuscrit. Nous conservons d'ailleurs l'orthographe du manuscrit pour tous les mots.

(3) Erreur de rédaction, car il faudrait lire *avons*.

(4) On avait d'abord écrit *désormais*.

aits Jésuittes dans la ville de Bastia et dans l'étendue de l'isle de Corse, à l'effet d'être procédé par nous à la description et inventaire des dits biens meubles et immeubles et iceux tenus en justice sous la main du Roi, à la conservation des droits de qui il appartiendra, à quoi le dit Recteur, obtempérant au nom de sa communauté, il a été en sa présence par nous intendant et commissaire du Roi susdit procédé à l'inventaire et description sommaire des dits biens meubles et immeubles en la forme et ainsi qu'il suit, scavoir :

Dans l'église : une église garnie d'une soixantaine de bancs que le dit Recteur nous aurait dit appartenir à divers particuliers, ensemble d'une chaire à prêcher, de plusieurs confessionaux, de cinq lampes de cuivre, de plusieurs tableaux d'autel, et garnissant la nef, il nous aurait à cet égard observé que dans le nombre de ces tableaux, il s'en serait trouvé un représentant le Sacré Cœur de Jésus appartenant au père Dubourg, l'un des membres de la ditte Société, et après qu'il aurait été par nous intendant et commissaire sus dit assisté de M. Ange-Charles Gabriel, commissaire ordinaire des guerres de Sa Majesté, employé dans la dite isle de Corse, vacqué jusqu'à 7 heures sonnées à l'inventaire et description ci-dessus, nous aurions remis la vacation à demain mardi trente du présent mois, neuf heures du matin, et aurions laissé les dits effets en la possession et garde du susdit père Recteur, lequel s'en est chargé comme dépositaire de biens de justice, à l'effet de les représenter à notre première volonté et a signé avec nous et le dit sieur Gabriel les dits jour et an que dessus. — CHAR-DON, GABRIEL, GIO-DOMENICO GERRA.

Et le dit jour mardi trente août, dix heures du matin, nous, intendant et commissaire susdit comme dessus, nous étant rendu en la ditte maison des Jésuittes, avons continué à procéder à la description et inventaire commencé cejourd'hui en présence du susdit père Recteur ainsi qu'il suit.

Dans la sacristie : 1° quatre calices, un soleil avec son pied, un encensoir avec la boëtte à encens, le tout d'argent, un si-boire aussi d'argent.

Dans une armoire étant dans la ditte sacristie vingt-trois chasubles complètes de différentes couleurs, onze surplis de mousseline bordés de dentelle, quatorze aubes, quatre essuy-mains de toile, trois douzaines de purificateur corporaux, plusieurs lots de tapisserie de damas, différents bouquets de fleurs artificielles renfermées dans leur vase de bois doré, plusieurs bustes de saints et candélabre de bois doré et argenté, une pendule de cuivre dans sa boëtte de bois peint, plusieurs tableaux peints sur toile représentant différents saints, la gar-

niture d'un dais bordée d'une molette d'or fin avec ses quatre battons, neuf autres surplis et une aube de toile bordée d'une petite dentelle, six couvertures de tapisserie, un pluvial, un voile d'étoffe de soye garnie d'une petite dentelle d'or.

Dans une autre armoire étant dans la sacristie :

Douze grands chandeliers de bois argenté avec le pupitre et les canons, douze grands bouquets de fleurs artificielles.

Soixante seize autres chandeliers de bois doré et argenté, **une** cuvette de marbre blanc pour laver les mains garnie d'un robinet de cuivre, une croix de cuivre montée sur son pied de bois, une table garnie d'un petit tapis de Turquie, deux grands tapis de tapisserie.

Dans deux layettes composées chacune de onze tiroirs, trois douzaines d'amicts, huit paires de burette de verre avec leur plateau de fayance.

Plusieurs flambeaux de cire blanche, un grand tiroir rempli de bouts et de morceaux de cire, un petit buffet d'orgue, neuf missels, cinq pour messes des morts.

Dans la cave : trois tonneaux de vin blanc du pays et un d'entamé, deux tonneaux de vinaigre, un plein et un entamé, dix sept futailles vuides, deux rangs de chantier servant à porter les dits tonneaux, un grand entonnoir de bois, des bancs et autres ustensiles également de bois, deux dames-jeannes pleines du vin du pays, dix bouteilles vuides.

Dans un caveau étant à côté : une cuve cerclée de fer.

Dans une cuisine étant au-dessus de la dite cave : garnie de ses fourneaux et pierre à laver, il s'est trouvé un mortier de marbre, un autre mortier en pierre à piller des amendes, un gril, deux poèles, deux marmittes, neuf casseroles, deux grandes tourtières, deux grands chaudrons de cuivre, une passoire de cuivre, deux autres vases de cuivre à anse, dont un ovale et l'autre rond, trois cuillières à pot, deux écumoires, une petite passoire à manche, quatre trépieds dont un grand, une pincette et deux pelles, une tourtière, vingt et un plats d'étain, dix-sept assietes, trente sept portions, neuf petites écuellles, sept plats et vingt assietes de fayance, deux tables de cuisine dont une garnie de trois tiroirs, une autre petite garnie de trois tiroirs, une banquette de bois, un billot, une porte de four en fer; auprès du puits, un sceau d'étain fermant avec un bouchon, une cuvette de cuivre, un puits garnie de sa corde, sa chaîne de fer et un sceau de bois cerclé de fer.

Dans le réfectoire, étant ensuite de la susdite cuisine, six tables avec leurs bancs, deux portes essuymains.

Dans un magasin, dont la principale entrée est dans le réfec-

toire, six jarres propres à contenir de l'huile vuide (*sic*), quatre lampes de cuivre, huit couverts de cuivre, trois rideaux de toile fort défectueux.

Etant ensuite monté *dans une chambre* au second étage, qu'on nous a dit être le magasin du linge et des habits, nous aurions trouvé une armoire destiné à renfermer le linge, de laquelle ouverture ayant été faite en notre présence, il s'y est trouvée vingt trois paires de draps, et à l'instant le susdit père recteur nous aurait représenté qu'il serait nécessaire de laisser à chacun des pères deux paires de draps, tant pour leur voyage que pour leur usage personnel, nous intendant et commissaire susdit faisant droit sur laditte demande, nous avons consenti que chacun des six pères Jésuites comportant la ditte maison, emportent chacun deux paires de draps, et quand aux deux frères attachés à laditte maison, nous avons consenti qu'ils en emportent chacun un. Procédant ensuite audit inventaire, il nous a été représenté cinq douzaines et demye de serviettes de toile ouvrée et autres, quatorze nappes, trois nappes d'église, et comme il nous aurait été également représenté par le susdit père Recteur qu'il serait nécessaire d'accorder à chacun des pères ensemble les frères une certaine quantité de serviettes pour leur usage, nous intendant et commissaire susdit faisant droit sur la ditte demande avons permis à chaque religieux d'emporter six serviettes et à chaque frère trois.

Et à l'instant le susdit père Recteur nous aurait en outre représenté que dans le nombre des nappes cy-dessus inventoriées il lui en appartient quatre, attendu qu'il les a apporté en venant dans cette maison, pourquoi il nous prie de vouloir bien les lui faire remettre, lesdites nappes, nous intendant et commissaire susdit faisant droit sur la ditte demande, avons remis au dit père Recteur.

Procédant au dit inventaire, il nous a été représenté une armoire de bois de sapin fermant en quatre parties, dans laquelle nous avons renfermé le linge cy-dessus désigné, ensemble une robe de damas de Gênes à fleurs, et nous avons appliqué sur chacune des portes de la dite armoire et aux serrures d'icelle une bande de papier cachetée de cire rouge sur laquelle nous avons apposé à chaque bout le cachet de nos armes.

Il nous a également été représenté une grande table sur ses traiteaux, deux bas d'armoire, quelques chaises, le tout en mauvais état.

Et à l'instant le susdit père Recteur nous aurait aussi représenté qu'il serait nécessaire de laisser à chacun des religieux et aux frères de la ditte maison leur lit complet, leur sac de nuit et valisse, ensemble les habits et linge servant à leur usage,

nous intendant et commissaire susdit faisant droit sur la ditte demande avons permis audit père Recteur, à chacun des autres pères Jésuites au nombre de cinq, ensemble aux deux frères, d'emporter avec eux leur lit complet, leur malle, sac de nuit, après toutes fois que la visite en a été faite en notre présence, ensemble leurs habits et robbes.

Dans la bibliothèque : étant ensuite entré dans la bibliothèque joignant la ditte chambre, nous avons trouvé une cinquantaine de volumes in-folio et in-douze, la plupart déchiré et rongé de vers, la dite chambre garnie en son pourtour de tablettes de bois de sapin, et nous a été également représenté une table de bois de chesne et deux chaises de maroquin, le tout défectueux.

Et à l'instant le susdit père Recteur nous aurait déclaré qu'il appartient à la ditte maison un cheval de selle mais que se trouvant pour le présent étée à Furiany, village près duquel sont situés partie des biens de la ditte maison, et dont les habitants ne se sont pas encore rangés sous l'obéissance du Roi, il ne peut nous en faire la représentation et a signé la présente déclaration.

Signé : Gio Domenico GERRA.

Et après qu'il aurait été par nous vacqué audit inventaire et description jusqu'à une heure sonnée, nous intendant et commissaire susdit avons remis la vacation à aujourd'hui quatre heures de relevée et avons laissé lesdits meubles et effets en la possession et garde du Recteur, lequel s'en est chargé comme dépositaire de biens de justice à l'effet de les représenter à notre première volonté et a signé avec nous et le dit sieur Gabriel le dit jour et an que dessus.

Signés : CHARDON, GABRIEL, Gio Domenico GERRA.

Et le dit jour trente août quatre heures de relevée, nous intendant et commissaire susdit, assisté comme dessus, nous étant rendu dans la ditte maison des Jésuites, avons continué de procéder à la description et inventaire commencé le jour d'hier en présence du susdit père Recteur ainsi qu'il suit :

Dans la chambre de la congrégation des écoliers, il s'est trouvé six chandeliers et la croix de cuivre argenté, un ciboire d'argent, les canons de la messe de cuivre argenté, six petits chandeliers de cuivre argenté, quatre vases pour mettre des fleurs, cinq petits coussins d'autel, trois autres d'étoffes de soie, comme les précédentes, deux surplis de toile garnie de dentelle, un rideau de panne rouge, dix pantes (pans) de même étoffe, une aube de mousseline garnie de dentelles, une chassube complete d'étoffe de soie à fleurs garnie d'or faux,

un ornement de chaire de damas cramoisy galonné également d'or faux, un tapis de serge verte très usé, trois devants d'autel dont un de velours noir et les deux autres d'étoffes de soye, un bas d'armoire de bois de chesne, une autre armoire à pilastre contenant des tablettes à mettre des livres, six chaises de maroquin, une pierre d'autel bénite, un prie-Dieu de bois de chesne.

Dans un dortoir étant auprès de la ditte chambre, il s'est trouvé neuf fauteuils de bois couverts de maroquin, le tout en mauvais état.

Dans une chambre dudit dortoir, il s'est trouvé une table à écrire de bois de châtaignier, deux armoires en tablette pour mettre des livres, de même bois, un prie-Dieu aussi de même bois, trois chaises et un fauteuil revêtu de cuir en mauvais état.

Dans une chambre étant ensuite un grand bureau de bois de châtaignier entouré de tablettes, un autre bureau en forme de secrétaire de même bois, plusieurs gravures représentant des sujets de piété, un prie-dieu.

Dans la chambre étant ensuite, que le père Recteur nous a dit être la sienne, il s'est trouvé un grand bureau entouré de tablettes de bois de noyer, un autre bureau en forme de secrétaire de bois de châtaignier, une armoire de même bois, un prie-Dieu, un bureau en forme de secrétaire de bois de laitue (*sic*), lequel le père Recteur nous a dit contenir les pièces justificatives des legs faits tant à l'église de la ditte maison qu'aux pauvres et attendu le peu de temps qui reste jusqu'au départ desdits pères Jésuites qui a été fixé par M. le marquis de Chauvelin à demain matin, ce qui ne nous permet pas d'en faire l'inventaire et description pièce par pièce, nous nous sommes contentés de faire apposer deux bandes de papier sur le bureau dans lequel les titres ont été préalablement renfermés et avons fait mettre sur le bout de chaque bande une empreinte de cire rouge cachetée de nos armes.

Nous avons en outre trouvé dans cette chambre trois chaises couvertes de maroquin.

Il s'est trouvé dans le dortoir une pendule à poids dans sa boete de bois.

Etant descendu ensuite *dans les classes* dudit couvent et ayant été introduit dans la classe dite *la grammaire inférieure et supérieure*, nous l'avons trouvée entourée dans son pourtour de bancs et chaise de bois de châtaignier et au milieu une grande table de bois de laitue avec une armoire de bois de châtaignier.

Etant ensuite entré dans la *classe dite de rhétorique* servant en même temps de chapelle à la Congrégation, il nous a été représenté un calice ayant sa coupe d'argent doré et le reste de cuivre, huit chandeliers de différente grandeur, dont six de bois argenté et deux de cuivre aussi argenté, huit vases de bois argenté propres à contenir des fleurs, un christ de cuivre, un devant d'autel de cuir peint, deux nappes d'autel de toile dont une garnie de dentelles, une aube de toile garnie de dentelle, trois canons dans leurs bordures de bois argentés, une chassube complete d'étoffe de soye, un missel couvert de veau, cinq rideaux de toile cholette rouge, un tableau sur l'autel représentant l'Annonciation, six autres tableaux de forme ovale représentant des saints de l'ordre, le pourtour de la classe garnie de banc et de chaire de bois de châtaignier propre à contenir les écholiers.

Ayant ensuite interpellé le dit père Recteur de nous faire ouverture des autres classes, chambres et autres bâtiments de la ditte maison, il nous a répondu que tous les autres lieux sont habités par les Français, que la classe destinée à la philosophie est employée à faire un magasin pour renfermer les habits des troupes françaises, que la plupart des chambres est occupée par des officiers français et par le sieur Flaque, directeur des bâtiments du Roi, et enfin qu'une partie de la ditte maison et du jardin est habitée par M. le comte de Marbeuf, maréchal de camp, commandant ci-devant dans l'isle de Corse, et à cette occasion le dit père Recteur nous a requis de recevoir sa déclaration qu'il n'a jamais perçu aucun loyer des lieux habités par les Français, qu'il n'en a pas été perçu non plus pour le loyer des maisons extérieures appartenant à la Société et occupées par les troupes françaises, mais qu'il a avancé des deniers de la maison trois mille deux cent livres argent de Gênes pour les réparations de l'appartement de M. Paulain, commissaire ordonnateur des guerres de Sa Majesté très chrétienne qui est le même qu'occupe aujourd'hui M. le comte de Marbeuf, pour raison de laquelle créance, dont il est justifié par pièces en forme le dit père Recteur a fait toutes réserves et protestations en nous observant que ces embellissements et réparations sont la source des dettes qu'il a été obligé de contracter au nom de la maison et a mon dit père Recteur signé la présente déclaration.

Signé : Gio Domenico GERRA.

Et procédant de suite au présent inventaire, nous avons interpellé le dit père Recteur de nous représenter les archives, papiers et titres justificatives de la propriété des immeubles appartenant à la ditte maison, à quoi le dit père Recteur nous

aurait répondu qu'il offre de nous remettre à l'instant tous les archives, titres et papiers de la ditte maison, mais que le peu de temps qu'il a à rester dans cette ville ne permettant pas de faire une description détaillée de tous les dits titres et papiers, il nous offre de joindre au présent procès-verbal des états de lui signé et certifié véritable des revenus de toute nature de la maison, tant des biens situés à la ville que de ceux situés à la campagne, ensemble des rentes et legs pieux, et à l'égard des archives, mon dit père Recteur nous a proposé de les renfermer dans une chambre sur laquelle nous apposerions nos scellés pour ensuite procéder à l'inventaire d'iceux, en présence et avec le procureur fondé de pouvoirs que mon dit sieur père Recteur se propose de charger en cette ville de la discussion de ses droits.

Et après avoir vacqué à la description du présent inventaire jusqu'à sept heures sonnées, nous intendant et commissaire susdit avons continué la vacation à demain mercredi neuf heures du matin et avons remis les dits lieux et effets en la garde dudit père Recteur qui s'en est chargé comme dépositaire de biens de justice pour les représenter à notre première réquisition et a mon dit père Recteur et le sieur Gabriel signé avec nous les dits jour et an que dessus.

Signé : CHARDON, GABRIEL, Gio Domenico GERRA.

Et le dit jour, trente un août au dit an, neuf heures du matin, nous intendant et commissaire susdit, assisté comme dessus, nous étant rendus en la ditte maison des Jésuites, avons continué de procéder à la description et inventaire commencé avant-hier en présence du susdit père Recteur ainsi qu'il suit.

Ayant été introduit dans une chambre dite des archives, le susdit père Recteur nous a représenté quatorze volumes reliés en parchemin de différentes grandeurs qu'il nous a dit renfermer les comptes des différentes recettes et dépenses des biens et revenus de la ditte maison, ensemble des legs et donations faits à icelle; et attendu que le dit père Recteur a ordre de s'embarquer tout de suite, il nous aurait représenté qu'il ne lui serait pas possible de faire une description détaillée des différents objets contenus dans les dits registres, il nous aurait prié de nous contenter d'une déclaration de lui signée et certifiée véritable contenant les différents objets renfermés dans les dits registres; sur quoi nous, intendant et commissaire susdit, avons ordonné que la ditte déclaration signée et certifiée véritable par le dit père Recteur et de nous paraphée demeurera jointe et annexée à notre présent procès-verbal, et quant aux quatorze volumes de registres, nous avons ordonné

qu'ils seraient déposés dans la chambre ditte des archives pour en être ensuite fait inventaire et description dans la forme et ainsi qu'il appartiendra.

Et de suite le susdit père Recteur nous aurait représenté une armoire remplie de registres et papiers de différentes formes et grandeurs qu'il nous aurait dit être les archives et titres de la ditte maison, à l'exception toutefois d'une grande quantité de pièces justificatives de la propriété des biens, qu'il nous a dit avoir envoyés de son propre mouvement à Gênes au premier soupçon qu'il a eu de l'expulsion des Jésuites de Bastia, sur quoi nous, intendant et commissaire susdit, après avoir pris le serment dudit père Recteur, la main mise *ad pectus*, qu'il ne retient aucune autre archive que ceux renfermée dans la ditte armoire qu'il n'en emporte point avec lui, avons fait renfermer dans la ditte armoire les quatorze registres énoncés dans l'article précédent et après l'avoir fait fermer et oter la clef d'icelle avons fait apposer trois bandes de papier l'une sur la serrure et chacune des deux autres à l'extrémité des portes de la ditte armoire et les avons fait cacheter aux deux bouts de cire rouge et sceller du sceau de nos armes.

Et à l'instant le susdit père Recteur nous aurait présenté un état de lui signé et certifié véritable contenant les dettes du collège des pères Jésuites dans la ville de Bastia ensemble des sommes dues audit Collège, qu'il nous a requis de faire annexer à notre présent procès-verbal, sur quoi, nous intendant et commissaire susdit, faisant droit sur la ditte réquisition, avons ordonné que le dit état écrit en italien contenant deux pages écrites en italien sur le verso à la manière du pays de nous signées et paraphées par première et dernière demeurera annexée à notre présent procès-verbal.

Et attendu qu'il ne s'est plus trouvé aucun effet à décrire ou à inventorier, nous avons déchargé le susdit père Recteur de la garde des dits lieux et effets dont il était demeuré chargé jusques à ce jour et avons établi pour gardien de la ditte maison, ensemble de nos dits scellés, la personne de Nicolas Redon, concierge buvettier du Conseil supérieur, lequel s'en est chargé comme dépositaire de biens de justice pour les représenter à notre première réquisition et a signé avec nous après avoir pris de lui le serment en tel cas requis et accoutumé,

Signé: CHARDON, REDON.

Et sur ce qui nous aurait été représenté par le susdit père Recteur que la récolte des vignes étant à la veille de se faire, il serait nécessaire de charger une personne capable de veiller à cette récolte et qui puisse en même tems percevoir tant le pro-

duit de la vente des vins que de la récolte des oliviers et figues ensemble la recette des rentes et revenus de la ditte maison à tel titre que ce puisse être.

Sur quoi nous, intendant commissaire susdit, avons établi pour économe et sequestre de tous les biens et revenus de la maison et collège des Jésuites de Bastia la personne de Mathieu Cristofari, docteur en droit et notaire de la ditte ville pour en la ditte qualité veiller aux récoltes des fruits, figuiers, vignes et autres de quelque nature qu'ils puissent être, les faire façonner, serrer dans les caves et greniers, faire également recette de toutes les rentes et revenus, loyers de maison, appartenant à la maison et collège de Bastia, donner aux débiteurs toutes quittances et décharges valables, veiller à la conservation des biens, maisons et effets et en tout se conduire en bon et fidèle sequestre et avons du dit Cristofari pris le serment en tel cas requis et accoutumé et a signé avec nous.

CHARDON, CRISTOFARI.

Et après avoir vacqué à tout ce que dessus jusques à l'heure de midi sonné et ne restant plus rien à inventorier, nous avons clos et arrêté le présent procès-verbal pour servir et valoir ce que de raison ; fait les dits jour et an que dessus.

CHARDON, GABRIEL, Gio Dominico GERRA.

Déclaration du père Recteur (5).

Moi soussigné, Recteur du collège de la compagnie de Jésus de Bastia, j'ai remis entre les mains de Son Excellence, M. l'intendant général du Roi, tous les titres et registres concernant les fonds et rentes dudit collège dont le détail est cy-après :

- Un livre des fonds,
- Livre des comptes,
- Livre de la maison Barbaggio,
- Livre de l'héritage Caren et du légat (legs) Belgodère,
- Livre des comptes du légat (legs) Belgodère,
- Livre des comptes des chapelains du 1720,
- Livre des comptes des chapelains du 1753,
- Livre des comptes de l'autel-major (maître-autel),
- Livre des comptes des légats (legs) des messes,
- Livre du légat (legs) Ruttali et des chapelains Giustiniani,
- Deux livres de l'héritage Ripetti,
- Un petit manual de reçues,
- Un livre des loyés des maisons.

(5) Nous donnons la traduction officielle, mais le texte italien figure dans le document.

Je confesse et déclare que les susdits livres sont les seuls que j'ai auprès de moi, outre ceux qui sont dans les archives.

Signé: Jean Dominique GERRA de la Compagnie de Jésus, Recteur.

1768, 30 août.

Dettes du collège des pères Jésuites de Bastia

que j'affirme être véritables (6) :

au père Recteur.....	L. 1.500
au père Poggi.....	» 60
au père du Bourg.....	» 230
au père Masnata.....	» 100
au père Vacchelli.....	» 90
<hr/>	
le tout en monnaie de Gênes, total.....	» 1.980
à M. Olmeta, avocat du collège.....	L. 45
à M. Astima, procureur.....	» 170
à M. Benedetti, médecin.....	» 100
à M. Bonelli, chirurgien.....	» 25
à Antoine, cuisinier.....	» 190
à François, jardinier.....	» 20
<hr/>	
Total.....	» 550
au révérend abbé Xavier Guasco.....	L. 25
à l'homme qui a fourni les hosties.....	» 20 environ
au serrurier.....	» 40 environ
à M. Panizi pour la cire et pour les médecines.....	» 789 24
à M. Jaques Ferrari pour toile et autres marchandises.....	» 450 environ
au nommé Carbonino pour des comes- tibles et autres.....	» 890 environ
<hr/>	
Total.....	L. 2.214 24

L'on supplie d'accorder une gratification au moins en partie pour les dépenses que le Collège a faites pour le logement de M. Paulain, lesquelles sont montées à la somme de 3.200 livres.

Signé: Jean Dominique GERRA, de la Compagnie de Jésus, recteur.

(6) Ceci est la traduction officielle du texte original en italien qui est dans le document. De même pour les créances.

Créances du collège.

Ange Tomasi et compagnons doivent pour loyer des terres appartenant au collège, au Vescovato de Casinca, à raison de 150 livres par an, ayant seulement payé jusqu'au mois de février de l'an 1754, pour loyé douze ans. L. 1.650

M. Joseph Barbaggio doit environ mille livres, comme il en résulte du livre Barbaggio, savoir. . . . » 1.000

Total. L. 2.650

Les autres créances on pourra les voir dans les différents livres du Collège.

NOS HÉROS CORSES

LUCE DE CASABIANCA

Tout récemment, la presse insulaire a rappelé le souvenir de ce grand marin, dont la mort héroïque mérite de perpétuer le nom. Voici à son sujet quelques renseignements officiels.

Né à Bastia le 7 février 1762, fils de Jean Quilico de Casabianca et de dame Colonna-Ceccaldi.

Entra à l'âge de 13 ans à l'Ecole militaire de Marine; il en sortit avec le grade d'aspirant le 14 juillet 1778.

Embarqué successivement sur la frégate, *la Gracieuse*, les vaisseaux *le Terrible*, *le Zélé*, *le Swift*, etc., il fit toutes les campagnes de 1779 à 1790, sous les ordres de l'amiral comte de Grasse, et se distingua dans les nombreux combats livrés les 29 avril, 1^{er} juin et 5 septembre, 25, 26 et 27 janvier 1782, aux flottes anglaises commandées par les amiraux Hood et Graves. Il franchit rapidement les grades inférieurs; le 1^{er} janvier 1792, il était promu au grade de capitaine de vaisseau lorsqu'il n'avait pas encore 30 ans.

Quelques mois plus tard, appelé par les suffrages de ses compatriotes à la Convention, Luce de Casabianca se rangea dans la minorité qui fit de vains efforts pour sauver l'infortuné Louis XVI; il vota la détention jusqu'à la paix, et après que la condamnation à mort eût été prononcée, il se réunit à ceux qui réclamèrent le sursis de l'exécution.

Elu membre du Conseil des Cinq-Cents, il persista dans cette voie de modération. Le *Moniteur Universel* rapporte plusieurs discours qu'il fit sur l'organisation de la marine.

Des relations intimes l'unissaient au général Bonaparte, qui, en partant pour l'expédition d'Egypte, lui donna le comman-

dement du vaisseau amiral *l'Orient* et s'embarqua à son bord.

Le 1^{er} avril 1798, Nelson surprit et attaqua la flotte française dans la baie d'Aboukir.

Après que l'amiral Brueys eut été coupé en deux sur *l'Orient* par un boulet de canon, Casabianca continua le combat et obligea trois vaisseaux anglais à amener leur pavillon.

Tout à coup le feu éclata sur *l'Orient*; on fit de vains efforts pour éteindre l'incendie; tout l'équipage se sauva à terre. Casabianca, déjà blessé, refusa d'abandonner son vaisseau :

« Il sauta avec « *l'Orient* », dit Napoléon I^{er} dans ses commentaires, *en tenant à la main le grand drapeau national.* »

Le père de l'empereur Napoléon III, Louis, roi de Hollande, dans son ouvrage intitulé : *Documents historiques sur la Hollande*, rend compte en ces termes d'un épisode émouvant de ce combat :

« Casabianca avait auprès de lui son fils âgé de 13 ans (1), qui, placé aux batteries, montra une activité extrême. Il encourageait les canonniers et les matelots, et comme, dans la chaleur de l'action, le feu était retardé par trop de zèle et d'émotion, il rétablissait l'ordre et le calme par un sang-froid étonnant à son âge. L'incendie faisait des ravages affreux. Les batteries furent abandonnées. L'intrépide enfant restait seul à son poste, demandant à grands cris à son père s'il pouvait s'éloigner sans déshonneur. Il ne recevait aucune réponse. Enfin, un vieux marin lui annonce qu'il est chargé de le sauver à la nage. L'enfant le repousse, court à son père, se jette dans ses bras, le tient étroitement lié, déclare qu'il veut mourir avec lui. En vain le père prie, menace. Le matelot désespéré se lance dans la mer. Bientôt après le vaisseau vole en éclats et engloutit les deux victimes. C'est ce que le matelot raconta au général Kléber et à Louis Bonaparte en débarquant à Alexandrie. »

Le *Moniteur* du 13 brumaire an VII contient sur cet héroïque enfant une notice lue la veille dans la séance publique de la « Société des Sciences, Lettres et Arts », par le docteur Boussèsèche, son président, qui avait compté le jeune Casabianca au nombre de ses élèves, pendant dix-huit mois, dans une maison d'éducation qu'il tenait alors. Voici les principaux passages de cette notice :

« Jacques ou Giocante de Casabianca, né à Vescovato, près Bastia. Son père, représentant du peuple, le fit venir de Corse à Paris un peu avant que la Convention Nationale eut ter-

(1) Il n'avait que 11 ans, étant né à Vescovato le 24 août 1787, ainsi qu'il résulte de son acte de baptême.

miné sa session. Bonaparte, son compatriote, vivait avec lui dans la plus grande intimité. Le jeune Casabianca aimait beaucoup le général et en était aimé. Lorsque son père le quittait pour aller à la séance de la Convention, Bonaparte et son jeune ami se rendaient à la Bibliothèque nationale. Pendant que le guerrier étudiait les meilleurs ouvrages de tactique, l'enfant, qui savait à peine lire, s'amusait à regarder les portraits qui décoraient la vie des marins et il en essayait la lecture. Il n'avait pas encore 9 ans lorsqu'il fut placé parmi les élèves du D^r Boussesèche. Sa taille était au-dessus de celle des enfants de son âge; les traits de son visage étaient doux, mais l'ensemble de sa physionomie annonçait un caractère sérieux et réfléchi. Il parlait peu, mais parlait juste. Il ne faisait de questions qu'après avoir essayé d'y répondre lui-même. A peine eut-il passé quelques jours avec ses nouveaux camarades qu'il se déclara le chef de tous ceux qui étaient plus petits que lui; il en forma une compagnie militaire dont il fut le commandant. Cet enfant, qui, au premier aspect, paraissait calme et flegmatique, s'animait dès qu'on lui parlait des batailles navales; il suffisait de prononcer devant lui les noms de Tourville, de Ruyter, de Duguay-Trouin, de Duquesne pour donner à sa physionomie une extrême vivacité.

« On le conduisait avec les autres enfants à la Bibliothèque nationale; lorsqu'il avait parcouru les salles du monument et qu'il avait considéré, tout à son aise, les mers représentées sur le grand globe terrestre qui remplit l'un des cabinets, il ne manquait jamais d'aller s'asseoir à la table où, deux ans auparavant, il se plaçait à côté du général Bonaparte. »

On peut lire dans les mémoires de la duchesse d'Abrantès le récit de la mort de Jacques de Casabianca fait par Napoléon, à Saint-Cloud, à son neveu, fils aîné de Louis Bonaparte.

La mort glorieuse de cet enfant a inspiré à l'un des poètes les plus connus des Etats-Unis, M. Hémans, des strophes touchantes qu'on y apprend dans toutes les écoles.

Voici la traduction de ces vers :

L'enfant se tient sur le pont enflammé
D'où tous, sauf lui, se sont enfuis.
Les flammes en éclairant le combat
Ne brillaient, autour de lui, que sur des morts.

Cependant, beau et rayonnant, il est debout.
Comme s'il était né pour commander à l'orage,
Un être de sang héroïque,
Une silhouette fière quoique enfantine !

Les flammes avancement toujours, il ne veut s'en aller,
Sans un mot de son père.
Mais ce père était évanoui pour toujours
Et sa voix ne devait plus se faire entendre.

Il appela de toutes ses forces: « Dites, mon père,
Dites si toute ma tâche est accomplie! »
Il ne savait pas que le chef gisait
Inconscient de son fils.

« Parlez, mon père! cria-t-il encore une fois,
Dites si maintenant je peux fuir?
Et... » Mais une détonation seule répondit
Et toujours les flammes avançaient.

Sur son front il sentit leur haleine
Ainsi que dans ses cheveux flottants
Et regarda autour de lui de ce poste hanté par la mort
Avec un calme mais brave désespoir!

Pour la dernière fois il appela à haute voix:
« Mon père, dois-je rester? »
Pendant qu'autour de lui, vite, à travers mâts et cordages,
Les flammes dévorantes faisaient leur chemin.

Elles enveloppèrent le navire d'une splendeur sauvage,
Elles atteignirent le drapeau le plus haut
Et tourbillonnèrent autour du brave enfant,
Comme des bannières dans le ciel!

Alors vint un éclat de tonnerre,
L'enfant..... — Oh! où est-il?
Demandez-le au vent, qui alentour,
Parseme la mer de fragments
De mâts, d'armes et d'étendards,
Qui ont vaillamment supporté le combat!
Mais la plus noble chose qui périt ce jour-là
Fut ce jeune cœur fidèle!

*
**

Le 14 mai 1858, l'amiral Hamelin, ministre de la Marine, adressait au comte François-Xavier de Casabianca la lettre suivante:

« Mon cher comte, je viens de choisir le nom de Casabianca pour désigner un aviso à vapeur qui va être mis en chantier au port de Lorient. Je m'estime heureux d'avoir contribué à perpétuer dans la marine française le souvenir de la mort glorieuse de votre oncle, le commandant du vaisseau *l'Orient*, au combat d'Aboukir et du touchant dévouement de son jeune fils. »

D'après une décision du gouvernement impérial, le buste de Luce de Casabianca fut fait aux frais de l'Etat et placé au musée de Versailles.

Quelques mois avant sa mort, il avait été promu au grade de chef de division.

Il y a quelques années, le nom de « Casabianca » a été donné à un aviso-torpilleur.

MINISTÈRE DE LA MARINE.
CABINET DU MINISTRE. — PERSONNEL CENTRAL.
SERVICE INTÉRIEUR.
ARCHIVES. — BIBLIOTHÈQUE.

Par ordre du Ministre de la Marine,
le Chef du Cabinet administratif certifie que,
des registres matricules ou documents con-
servés aux archives de la Marine, a été extrait
ce qui suit :

Nom et signalement : CASABIANCA (Luce de), fils de,
Jean Quilico et de dame Colonna-Ceccaldi, né le
7 février 1762 à Bastia (Corse).

Détail des services.

Sorti de l'Ecole militaire, le 23 juin 1778.
Aspirant garde de la marine, le 14 juillet 1778.
Garde de pavillon, le 1^{er} février 1779.
Enseigne de vaisseau, le 17 novembre 1781.
Lieutenant de vaisseau, le 1^{er} mai 1786.
Capitaine de vaisseau, le 1^{er} janvier 1793.
Chef de division, an VI (1798).
Tué à bord du vaisseau *l'Orient* au combat d'Aboukir,
le 14 thermidor an VI (1^{er} août 1798).
Député à la Convention nationale de 1793 à 1798.

Campagnes.

Sur la frégate *la Gracieuse*, commandant de Barjeton, du
27 avril 1779 au 21 mars 1780.
Sur le vaisseau *le Terrible*, commandant de Tressemanes, du
1^{er} juin 1780 au 1^{er} mars 1781.
Sur le vaisseau *le Zélé*, commandant de Gras-Préville, du
14 mars 1781 au 27 décembre 1782.
Sur le vaisseau *le Swift*, commandant de Gras-Préville, du
28 décembre 1782 au 12 février 1783.
Sur la corvette *la Brune*, commandant Delort, du 18 mai 1784
au 31 décembre 1784.
Sur la frégate *la Réunion*, commandant de Grenier, du
17 avril 1787 au 6 janvier 1788.

Sur le brick *l'Alerte*, commandant d'Hermivy d'Auribeau, du 17 janvier 1788 au 26 février 1788.

Sur la frégate *l'Alceste*, commandant de Beaurepaire, du 13 juillet 1789 au 2 octobre 1790.

Chef de division à bord du vaisseau *l'Orient*, du 13 floréal an VI au 14 thermidor an VI.

Combats.

1^o Combat de la baie du Fort-Royal entre l'escadre du comte de Grasse et celle de Hood (29 avril 1781). L'amiral anglais écrivit que jamais journée n'avait vu dépenser aussi mal à propos autant de poudre et de boulets.

2^o Combat à l'ouverture de la baie de Chesapeake entre la flotte du comte de Grasse et celle de l'amiral Graves (5 septembre 1781). Plusieurs vaisseaux anglais furent très maltraités dans cette affaire, entre autres *le Terrible* que l'ennemi dut incendier lui-même.

3^o Combats livrés à Saint-Christophe entre l'escadre du comte de Grasse et celle de l'amiral Hood (25, 26 et 27 janvier 1782). L'amiral anglais fut contraint d'appareiller la nuit, en coupant les câbles et en laissant des fanaux sur les bouées, pour ne pas être inquiété par les Français dans sa retraite.

4^o Combat d'Aboukir entre la flotte française commandée par l'amiral Brueys et la flotte anglaise aux ordres de l'amiral Nelson.

Casabianca était capitaine de pavillon à bord de *l'Orient*, dont il prit le commandement après la mort de Brueys, tué sur son banc de quart.

Mortellement blessé lui-même, il périt dans l'incendie de ce vaisseau avec son fils, enfant de 10 ans, qui avait refusé de se sauver dans une barque pour ne pas séparer son sort de celui de son père.

En foi de quoi le présent certificat a été délivré pour servir et valoir ce que de droit.

Fait à Paris, le 14 juin 1897.

Signature illisible.

Délivré sans frais à M. de Casabianca, député, en réponse à sa demande du 10 juin 1897.

A.-F. VINCENTELLI.

BIBLIOGRAPHIE

La Corse, par RAOUL BLANCHARD. Un volume in-4° 166/21. Couverture illustrée d'une reproduction d'aquarelle. Grenoble, 1926, éditions Rey; B. Arthaud, éditeur; prix : 27 fr. — La maison d'édition Rey, de Grenoble, vient de faire paraître dans la collection des « *Beaux-Pays* » un nouveau volume consacré à la Corse. Nous ne pouvons négliger, parlant de cette collection qui s'adresse autant au bibliophile qu'au touriste, d'en mentionner la remarquable présentation. L'impression en deux teintes en est fort soignée et le texte est rehaussé de nombreuses photographies reproduites en héliogravure. Celles qui figurent dans l'ouvrage sur la Corse sont particulièrement remarquables, tant par leur cachet artistique que par le choix judicieux qui a été fait des paysages les plus expressifs et les plus caractéristiques de l'île. L'illustration est d'ailleurs étroitement associée au texte et le met en valeur, et l'auteur a sans doute pensé que décrire chaque région était bien, mais qu'il fallait, en même temps, placer sous les yeux du lecteur l'objet même de la description.

La rédaction de l'ouvrage a été confiée à M. Raoul Blanchard, professeur de géographie à l'Université de Grenoble, directeur de l'Institut de géographie alpine. M. Blanchard, qui a bien voulu honorer cette *Revue de la Corse* de sa prochaine collaboration, était bien qualifié pour écrire sur notre île. Il l'a parcourue en tous sens, il l'a étudiée et il l'aime. Il avait déjà publié, entre autres, à notre connaissance, en avril 1914, dans la *Revue de Géographie alpine*, une étude sur « Les genres de vie en Corse et leur évolution » qui fut reproduite au *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse* (année 1915, n° 364-5-6).

L'ouvrage de M. Blanchard est avant tout un livre de tourisme. « Mon plus vif désir, écrit l'auteur en son avant-propos, est d'inspirer à ceux qui ne connaissent pas l'île l'envie de visiter la Corse. Je m'y suis employé en toute tranquillité d'esprit, persuadé, par expérience, qu'ils ne regretteront pas leur voyage. » Nous pouvons dire à M. Blanchard qu'il a atteint le but qu'il se proposait, et son livre, qui vient à une heure où les touristes qui visitent la Corse se font chaque jour plus nombreux, ne contribuera pas peu, nous en sommes convaincu, à diriger sur notre île tous ceux qui sont épris de la belle nature.

M. Raoul Blanchard a cru devoir, au début de son livre, prévenir le lecteur que, géographe, il avait traité son sujet en géographe : « Peut-être un poète eût été mieux inspiré ! » ajoute-t-il. Nous n'avons point, pour notre part, les mêmes regrets que l'auteur. M. Blanchard, sachant que son livre s'adresse surtout au monde du tourisme, a, dans sa rédaction, éliminé tout ce qui n'était pas indispensable pour permettre au futur visiteur de comprendre les paysages qu'il décrit. Il n'évoque le passé qu'autant qu'il est nécessaire à l'explication du genre de vie actuel de nos compatriotes, et s'il a su éviter les termes techniques qui auraient nui à l'attrait du livre, il a su, d'autre part, se montrer artiste et écrire non seulement sans froideur mais avec sympathie pour les choses corses, car il aime la Corse et ne s'en cache pas.

Cependant, où le géographe reparait, c'est dans la précision et

l'exactitude des descriptions. L'auteur indique avec soin la forme des monts, la nature et la couleur des roches, le genre de végétation qui recouvre les différentes régions, et si M. Blanchard s'est montré un peu trop géographe, c'est en ramenant à chaque page le paysage décrit à un type géographique : telle contrée lui rappelle, par exemple, la Normandie ; telle autre la Toscane ; telle autre encore les Alpes de Provence ou la Kabylie.

Mais c'est surtout en touriste ou même plutôt en alpiniste que M. Blanchard écrit. Si, en effet, pour visiter la Corse, il n'a pas négligé les moyens de locomotion tels que les voitures publiques et le chemin de fer, c'est principalement à pied qu'il l'a parcourue. C'est là le côté original de son livre ; c'est par là qu'il est intéressant. Il forme pour le touriste qui ne craint pas de se servir de ses jambes le pendant de ce qu'est pour les automobilistes l'ouvrage du docteur Aurenche, *Sur les routes de la Corse*, que notre ami Ambrosi, directeur de cette Revue, a préfacé l'an passé.

M. Blanchard a porté ses pas en des régions qui, situées en dehors des circuits devenus classiques, sont quelque peu délaissées des visiteurs. Il a visité notamment tout le centre de la Corse aux abords des plus hauts sommets de l'île. Nous regretterons cependant que M. Blanchard, que nous connaissons comme pourtant un excellent alpiniste, se soit borné à décrire la moyenne montagne corse et n'ait pas prolongé ses courses jusqu'au névé qui couronne l'une de ces cimes d'où l'on découvre, d'une part, le golfe du Lion, de l'autre, les mers de Toscane : Cinto, Paglia Orba, ou même Renoso, trop négligé de mes collègues du Club Alpin et si curieux avec ses lacs accrochés à ses flancs et reflétant l'azur du ciel dans leurs eaux aux tonalités changeantes.

Les divisions de l'ouvrage de M. Blanchard sont aussi beaucoup plus touristiques que géographiques. C'est ainsi, par exemple, que M. Raoul Blanchard rattache Bastia au Cap Corse. Au point de vue historique, géographique ou économique, ce rattachement serait arbitraire, ou tout au moins discutable, mais au point de vue touristique, cela est fort exact, et le tour du Cap Corse est la première excursion qu'il convient de faire en débarquant à Bastia. Un touriste pourrait d'ailleurs prendre pour modèle les itinéraires suivis par l'auteur. Ils sont excellents, et celui par lui employé pour traverser le centre de l'île et cette région qu'il décrit dans son chapitre « la Montagne » ne saurait être trop recommandé aux alpinistes qui voudraient entreprendre une série de courses dans la haute montagne corse.

Pour terminer, reprochons à l'auteur d'avoir francisé certains noms et d'écrire par exemple : un serre pour une serra, plaine de l'Or pour Campo di l'Oro, Cap Roux pour Capo Rosso, Mont d'Or pour Monte d'Oro. Nous trouvons pour notre part la toponymie du dialecte corse plus savoureuse et nous pensons qu'en laissant aux lieux les noms qu'ils ont portés jusqu'ici, on peut éviter certaines confusions.

En un mot, écrit par un savant dans un style attrayant, riche en belles gravures, d'une lecture agréable, l'ouvrage de M. Blanchard est appelé à avoir un grand succès dans les milieux touristiques. Il arrive à son heure, et la possession de ce livre est à conseiller à tous ceux qui, désirant entreprendre un voyage en Corse, ne veulent pas se contenter de la documentation par trop sèche et trop aride d'un guide.

La vraie figure de Bonaparte en Corse, in-12, de 236 pages, paru chez Flammarion en 1926; prix : 10 francs. — Que M. LORENZI DE BRADI, l'auteur de ce livre, soit un brillant écrivain et quelque peu un poète doublé d'un psychologue, nous n'en doutons plus depuis *l'Histoire de Tégla* et la *Vraie Colomba*. Mais il a voulu être aussi un historien, et pour commencer (*audaces fortuna juvat!*), il s'est attaqué à Napoléon lui-même. Pour réussir dans sa tentative, il avait ses dons naturels, sa sérieuse documentation sur la vie de l'Empereur, son admiration fervente pour lui et surtout son patriotisme corse. Il n'a pas voulu écrire une biographie de Napoléon, sujet immense, aussi vaste que le monde, pour lequel le talent ou l'effort d'un homme seul serait insuffisant. Il a simplement voulu montrer ce qu'avait été Bonaparte en Corse, comment son caractère et son génie s'étaient formés, quelles influences ils avaient subies, comment en d'autres termes on peut expliquer les faits et gestes du Premier Consul et de l'Empereur par ses antécédents corses. Le problème ainsi posé, et c'est ainsi qu'il faut le poser sans quoi la figure de Bonaparte risque d'être incompréhensible même pour un Taine, M. Lorenzi de Bradi, dans une série de chapitres où tout n'est pas nouveau mais où tout tend au but qu'il se propose, passe en revue la jeunesse de son héros, suivant un ordre que la chronologie lui impose. Les huit premiers chapitres sont consacrés au milieu dans lequel s'est écoulée son enfance, au cadre où il a évolué : la maison familiale, la grotte, les Milelli, la ville d'Ajaccio, etc. Le ix^e étudie les raisons qui amenèrent l'officier d'artillerie à prendre de fréquents congés pour retourner dans son île natale. Les x^e, xi^e, xii^e et xiii^e s'appliquent à montrer comment Bonaparte fut conduit à se mêler étroitement aux incidents révolutionnaires d'Ajaccio. Le xiv^e fait le récit de l'escale ajaccienne au retour d'Egypte, le xv^e celui de l'impression produite par la retraite dans l'île d'Elbe, le xvi^e celui de sa superstition corse, le xvii^e celui de la nostalgie napoléonienne pour l'île natale. Le xix^e raconte l'émotion produite en Corse par la mort du grand homme. Enfin la conclusion est un poème où l'écrivain exhale son admiration pour le personnage et son amour pour la Corse. — Oserai-je dire que le lecteur doit parcourir cette œuvre comme un roman fortement conçu et intimement vécu? M. Lorenzi de Bradi excelle à trouver les expressions qui rendent sa pensée imagée; son style est varié, fleuri, élégant, sans que le livre cependant ressemble à un roman où la fiction dominerait, où l'imagination de l'écrivain violenterait la vérité. Sans doute il ne contient aucune référence bibliographique ou autre qui, dit l'auteur avec quelque exagération, « laisserait indifférent le lecteur qui ne s'y reporte jamais » (et on lui fera grief de cette déclaration!), mais nous avons pu constater que tout repose bien sur des faits précis ou sur la connaissance des derniers travaux relatifs au sujet (1). C'est donc une étude historique que M. Lorenzi de Bradi s'est efforcé d'écrire, sur une période de l'histoire napoléonienne trop souvent négligée, mais qu'A. Chuquet avait déjà copieusement fouillée. Notre compatriote a eu sur son grand confrère l'avantage d'être Corse et d'être mieux préparé à comprendre les gestes d'un Corse dans son île, à

(1) Témoin la longue citation, extraite d'un document récemment exhumé par M. Landry des archives du ministère de la Marine, sur les événements d'Ajaccio en 1814.

expliquer ses attitudes à l'égard de ses concitoyens. Il a donc bien raison d'écrire que Bonaparte est Corse avant tout et surtout, qu'il est l'émanation de cette race forte, vigoureuse, patriote, éprise de justice, de liberté et d'ordre, que l'Empereur se conduit jusqu'au bout comme un Corse, que toute son œuvre est imprégnée de sentiments corses, tels que le sentiment de la solidarité familiale, qu'on lui a tant reproché, le dédain de la femme que la maternité n'a pas ennoblie, l'austérité des mœurs, qui le différencie de presque tous ses confrères impériaux, le désir tenace d'avoir une postérité, ses colères soudaines, son énergie farouche, sa haine du désordre, sa soif du pouvoir. Comme l'écrit l'auteur : « Ce fut un enfant corse qui partit « pour Bienne avec une distinction native accrue par le milieu où « il avait été élevé, un esprit naturel très vif qui cachait son ignorance » (p. 52). Et plus loin : « Il demeura toute sa vie un Corse, « aussi bien dans les splendeurs les plus merveilleuses que dans « l'adversité la plus cruelle. Ce fut un partisan ardent, éclairé, tant « qu'il resta en Corse. Au péril de sa vie, il y fut le partisan de la « France qu'il avait appris à aimer. Son esprit corse altier, aussi « indulgent que fougueux, marqué d'une personnalité sans égale, « fut de bonne heure aimanté par l'esprit français. Il est faux que « Napoléon ait jamais eu la haine de la race française comme l'a « laissé entendre Chateaubriand, mortifié dans sa grosse vanité » (p. 74-75). Très juste également est le chapitre XVII qui explique les raisons des fréquents congés du lieutenant Bonaparte : « Dès qu'il « pouvait s'évader du lieu de ses souffrances (ses garnisons), il le « faisait avec joie. C'était la joie du retour dans le lieu natal, la fin « pour un temps de ses tourments. Là il était servi, choyé, et sa « bonne nourrice et Zia Gertrude avaient les larmes aux yeux à « l'entendre raconter toutes ses tribulations. Sa solde était surtout « un heureux secours pour sa famille. Il avait quitté des régions de « frimas et il retrouvait son soleil, ses ombrages parfumés » (p. 81). De même, M. Lorenzi de Bradi fait bien de rappeler que Bonaparte prit les fièvres dans sa propriété des Salines, lors de son premier congé en 1786 et que « son paludisme se réveilla à Sainte-Hélène, « où les moustiques étaient si nombreux qu'on ne pouvait dormir « sans moustiquaire. L'Empereur n'y souffrit-il pas d'une hépatite ? « Et l'autopsie de son cadavre ne fit-elle pas constater un foie « énorme de paludéen ? N'est-il pas mort de paludisme ? » (p. 96). Mais nous n'avons pas besoin de poursuivre plus longtemps l'analyse d'un livre que nos compatriotes liront avec intérêt. Il leur montrera la vraie figure de Bonaparte que tout le monde connaît bien comme Premier Consul ou comme Empereur, mais peu comme Corse. Quand M. Lorenzi de Bradi aura, dans une seconde édition, corrigé quelques inexactitudes de détail (2) et quelques jugements qui semblent un peu partiels dans l'état actuel de nos connaissances (3), son livre déjà bon deviendra excellent. Les Corses ne le liront pas sans émotion et ce sentiment deviendra de l'enthousiasme quand ils arriveront au chapitre final sur l'idéal napoléonien : « Idéal le plus souverain de l'univers après celui du Christ. »

(2) Citons ici par exemple celle de la page 8 à propos de Vittolo et signalons à l'auteur notre article de la *Revue de la Corse* sur la maladie de Bonaparte en 1790.

(3) Nous relèverons celle de la page 212 : « Le triste Antommarchi était un cadeau de Fesch ! »

L'Annu corsu de 1927 (5^e année, petit in-8° bien illustré et sur beau papier, vendu 7 francs par M. A. Bonifacio, professeur, 3, rue du Lycée, Nice, et 8 fr. 50 contre chèque postal, Marseille 189,72) est encore plus beau que celui des années précédentes. MM. ARRIGHI et BONIFACIO n'ont pas renoncé à leur courageuse entreprise de publier à la fin de chaque année un almanach (?) corse, dont la tenue littéraire le distingue de toutes les œuvres qui portent le même nom. Leur volume a 200 pages divisées en trois parties : une anthologie en dialecte corse, une autre en langue française et l'almanach proprement dit. Voulez-vous, mes chers lecteurs corses, sentir l'orgueil vous gonfler et garder votre confiance dans l'avenir de notre race ? Parcourez ce recueil. Vous y verrez la variété des talents que produit notre île, le nombre des écrivains, poètes et prosateurs, qui collaborent avec MM. Bonifacio et Arrighi. A côté de ces deux écrivains, de Santu Casanova, de J.-P. Lucciardi, qui vous sont familiers, vous verrez figurer les noms de ces émules : l'abbé Thomas Alfonsi, le docteur Antonini, Jérôme Casanova, Mathieu Cirenensi, Danton, Firpi, l'abbé Gentili, Charles Grisoni, Dominique-Antoine de Rennu, G. Maestracci, Paoli de Tagliu, A. Pietri, G. Simonpoli, A.-T. Tristani, le populaire Maistrale, le savoureux Petru Ricci, le délicat de Mari, le styliste P. Leca, sans oublier l'humoriste D.-A. Guelfi, professeur à Tunis. Quelle belle pléiade corse ! Les écrivains en langue française, pour être moins nombreux, n'en sont pas moins des meilleurs. Pierre Bonardi, dont les *Méditations* sont la plus fine esquisse psychologique qu'on ait tentée des Corses ; Lorenzi de Bradi, l'auteur couronné de *La vraie Colomba* ; le docteur Carlotti, dont la *Lettre de Noël* arrive à émouvoir ; Pierre Dominique, pamphlétaire incisif et conteur vigoureux, dont le nouveau livre les *Chroniques corses* sera l'un des plus grands succès de l'édition française ; Paul Fontana, qui sait joindre à la science de l'historien le lyrisme du poète ; J.-B. Natali, l'auteur de nos *Géorgiques*, qui sait exprimer en phrases impeccables toute son amertume. Comment ne pas y joindre le délicieux biographe de saint François d'Assise, l'écrivain E. Ripert, qui dans deux poésies, le *Retour en Corse* et *A Corte*, chante un hymne d'amour et d'admiration pour la Corse, dont il mériterait d'être l'enfant. Il serait difficile, comme nous l'écrivions en 1926, de donner une idée complète de tout ce que contient *l'Annu corsu*. Nous dirons simplement qu'en faisant le bilan des manifestations littéraires et artistiques de nos compatriotes au cours de l'année écoulée, il nous montre que les Corses savent être autre chose que des fonctionnaires et il accroît notre fierté. Pouvons-nous maintenant ajouter pour finir que ce livre devrait être dans toutes les familles et qu'en encourageant ses auteurs par une subvention de 1.000 francs, le Conseil général n'a jamais mieux employé notre argent ?

Voceru de Colomba. — C'est une œuvre musicale de notre compatriote X. TOMASI, de Marseille. Sur une belle poésie en dialecte corse de P. Leca, professeur à Nice, il a harmonieusement exprimé les accents de haine et de passion qui doivent avoir été ceux de l'héroïne popularisée par Mérimée. Ce « voceru » est digne de l'artiste dont nous avons déjà déchiffré avec plaisir les trois mélodies adaptées aux plaintes populaires, qui ont pour titre : la *Nanna di u Coscione*, la *Zilimbrina*, le *Voceru di u Niolu*. Toutes ces œuvres ont été éditées par Dermond à Marseille. Le prix en est le même que celui du *Voceru de Colomba* : 6 francs. Ajoutons que celles-là ont

été dédiées au professeur Emile Ripert et l'autre à M. Paul Fontana, notre collaborateur.

Napoléon Florilège. — C'est une idée bien originale qu'a réalisée M. R. VIVIE DE RÉGIE, sous la forme d'un tableau dans lequel il a tenté de condenser les textes consacrés à la gloire de Napoléon I^{er}. On y trouve à la fois des opinions passionnées et les jugements les plus divers des grands écrivains, encadrant une belle reproduction du tombeau des Invalides. A côté de celui de Taine: « Napoléon fut une imagination constructive », on a celui de V. Hugo: « Il a enivré l'histoire », celui d'Anatole France: « il fut le dieu des batailles » et celui de cent autres. La personnalité de Napoléon est en effet de celles qui ont suscité les haines les plus farouches, mais aussi les plus ferventes admirations. Celle de M. de Régie est du nombre de ces dernières. Il pourrait répéter comme Chateaubriand: « Comme pour Job, dans ma nuit, un esprit est passé devant moi. Les poils de ma chair se sont hérissés. » Avec quelle ivresse M. de Régie semble avoir compilé, ordonné, résumé ces textes! Avec quelle piété, il communie dans le même culte que tant de Français, d'Européens, d'humains, pour la plus grande figure des temps modernes! Cette phrase, qui est de lui, peut nous le dire: « Dans le splendide miroitement de son impérissable sillage, Napoléon réunit ses innombrables fidèles. » C'est donc comme une anthologie napoléonienne qu'a composée l'auteur, et une anthologie qu'on parcourt sans effort, avec un réel intérêt. (En vente chez M. Vivie de Régie, à Arcachon. Prix: 5 francs franco.)

Une excursion phytosociologique. — M. MALCUI, professeur au collège de Boulogne, a fait en 1925 une excursion scientifique, dans le Campu di l'Oru, en compagnie de R. DE LITARDIÈRE, dont nous avons analysé ici le bel ouvrage sur le Renosu. Il a pu combler une lacune et étudier la répartition botanique des espèces qu'il nous a fait connaître par une petite brochure extraite du *Bulletin de la Société botanique de France* (tome LXXIII, 5^e série). En partant des bords du golfe d'Ajaccio, on distingue quatre zones successives: la première, avec de rares exemplaires d'*Euphorbia peplis* sur une plage de sable fin d'une extrême pauvreté floristique; la deuxième, avec des espaces sablonneux occupés par des graminées à rhizomes, telles que *Agropyrum junceum* et *Silene succulenta*, en association; la troisième, qui est une garrigue, renferme des touffes buissonnantes extrêmement compactes de *Scrophularia ramosissima*, ainsi que la *Genista Lobelii* et la *Clematis flammula*; quant à la quatrième, la plus éloignée de la mer, elle est occupée par les cultures.

La Corse économique. — Les journaux italiens ont annoncé que M. PIERINO PARISELLA a récemment présenté une thèse de doctorat qui a pour titre: *La Corse économique*, sujet, ajoute-t-il avec quelque exagération, que personne n'a jamais traité jusqu'ici. Nous espérons pouvoir prochainement donner à nos lecteurs un compte rendu de ce livre qui nous fera connaître l'opinion italienne sur la situation économique de la Corse.

Mise en valeur de la Corse. — Nous signalerons sur le même sujet l'article compétent qu'a publié le *Sémaphore* du 28 janvier, sous la signature F. T. Après avoir fait l'éloge des parlementaires qui ont déposé le projet de loi relatif aux prestations en nature,

énuméré les travaux à entreprendre pour atténuer les maux dont souffre l'île, l'excellent journaliste ajoute : « Comme mesure préliminaire à tous les travaux d'amélioration projetés, il importe de résoudre au plus tôt la question de nos services maritimes postaux.

« Nous ne parlerons pas des clauses des connaissements qui soumettent nos chargeurs et nos voyageurs à des conditions draconiennes. Un jour viendra, espérons-le, où ces conditions seront interdites par une loi internationale.

« On ne doit pas oublier que la Corse, bien que département français, ne fait pas partie de cette masse compacte et solidaire des départements de la France continentale, contigus l'un à l'autre, se soutenant l'un par l'autre et profitant chacun immédiatement du progrès accompli par le département voisin. Un bras de mer impitoyable, dur et onéreux à franchir, la séparera éternellement de tous côtés de la mère-patrie. Il s'agit d'atténuer le plus possible les inconvénients graves de cette barrière qu'est l'insularité. Il faudra surtout s'appliquer à répartir les services maritimes de la manière la plus conforme aux ressources de chaque port, à les rendre aussi rapides que possible au moyen d'unités nouvelles et à réviser les tarifs de transport de telle manière qu'ils ne soient pas prohibitifs, comme les tarifs actuels.

« On sait, par les résultats progressivement obtenus ces dernières années, ce que peut donner à la Corse l'industrie du tourisme. Mais ce n'est là qu'une partie très petite, quoique non négligeable, de son développement économique. Sa richesse économique doit provenir principalement de l'exploitation de son sol, de ses mines, de ses carrières, de ses eaux thermales, de tout ce qui constitue, en un mot, la fortune latente de notre pays. Nul doute que cette richesse sera appelée à se manifester, pour le plus grand bien de la nation, lorsque le programme général des travaux à exécuter en Corse, qui semble à tous judicieusement conçu, sera exécuté, en commençant par ceux qui sont les plus urgents, tels que l'assainissement et l'électrification des campagnes. Alors, mais alors seulement, la grande et belle île française n'aura rien à envier à l'île voisine, la Sardaigne, pour laquelle l'Italie a fait tant de sacrifices. »

Services maritimes. — Le *Petit Marseillais* ressuscite, dans ses numéros de janvier, un vieux rapport d'EMMANUEL ARÈNE, député de la Corse, sur cette question. Il le date du 20 juin 1923, par erreur typographique sans doute. Il faut lire 1893. On en déduit que si les services postaux ne sont pas encore parfaits, ils ont pu cependant être améliorés grâce à l'action incessante de nos parlementaires actuels. Le résultat est d'autant plus méritoire que la situation financière de l'Etat, sous la régie duquel se trouve en ce moment la Compagnie Fraissinet, est bien mauvaise et ses résistances aux augmentations de dépenses jusqu'à un certain point légitimes.

Les forêts de la Corse. — M. SCHAEFFER, garde général des forêts, a publié, à Besançon, deux plaquettes de 47 et 39 pages sur nos forêts, à la suite d'un voyage d'études dans l'île. Ses remarques sont quelquefois aventurées, car il n'est pas exact que : le souci de l'intérêt général n'y existe pas, que le Corse vit dans l'indolence, qu'il est hostile à toute création industrielle, etc. Du moins l'auteur a-t-il examiné avec l'esprit d'un homme de métier le problème sylvo-pastoral et montré le danger que fait courir à la Corse le déboisement par le berger, par les animaux, par les coupes. Il conclut sur la nécessité urgente de protéger les forêts existantes.

Le berceau de Christophe Colomb. — Cet article de BLANCA MARGARITA de CYRNOS, publié par le *Petit Marseillais* du 7 décembre dernier, a pour objet de protester contre la thèse de M. Celso Garcia de la Riega sur l'origine galicienne de Colomb. Le grand navigateur, affirme le rédacteur, n'était pas né en Espagne, mais à Calvi, ville génoise, au xv^e siècle, et il serait aussi puéril de placer ses origines en Galicie qu'en Italie. Mieux vaudrait alors soutenir qu'il était Aragonais, puisque le roi d'Aragon prétendait avoir conservé ses droits sur la Corse qu'il tenait du pape Boniface VIII. Cette question du lieu de naissance de Colomb continue et continuera à intriguer les historiens.

La question corse au XVIII^e siècle. — Le titre exact de cet article écrit par M. L. VILLAT serait : « Comment la question se posait au temps de la conquête française. » Le gouvernement français, à la veille de réaliser l'acquisition de la Corse, a voulu se documenter et il l'a fait consciencieusement. Choiseul a demandé au comte de Vaux, qui avait fait campagne dans le pays, un important mémoire, puis une vaste enquête, dont toutes les pièces existent encore aux Archives nationales (série K), fut ordonnée. Et M. Villat ajoute avec raison : « Loin de constituer de superficielles observations, ces études révèlent, au contraire, infiniment de scrupules et parfois une très remarquable sagacité. » (Cf. le *Petit Marseillais* du 17 décembre 1926.)

Napoléon I^{er}. — On ne s'étonnera pas qu'un pareil sujet fasse couler des flots d'encre. Nous signalerons ici deux articles qui ont quelque originalité : le premier, sur les rapports de l'Empereur et de Corvisart, son médecin, du 23 décembre, sous la signature du docteur BOUGON, et l'autre, des 4 et 8 janvier, sur le service médical de Napoléon à l'île d'Elbe, dirigé par le docteur FOUREAU DE BEAUREGARD. L'un et l'autre sont dans le *Petit Marseillais*.

Victor Hugo en Corse. — La lecture de l'ouvrage de M. LOUIS BARTHOU sur la correspondance du général Hugo permet d'apporter quelques intéressantes précisions sur le séjour du général et de son fils Victor en Corse. Le père et ses trois enfants, Abel, Eugène et Victor, s'embarquèrent à Marseille en janvier 1803 pour Bastia. Ils y restèrent jusqu'au début de l'été, date de leur départ pour Porto-Ferrajo (île d'Elbe). Comme l'a écrit M. A. Ramelli : « Il appartient au Syndicat d'initiative de Bastia et au comité du Vieux-Bastia de rechercher d'une façon précise la maison qui abrita une partie de l'enfance du grand poète et d'en fixer le souvenir par l'apposition d'une plaque commémorative. » Il semble que cette maison ait été celle de la famille Proghere, dans la ruelle Posta Vecchia, près du vieux marché.

Le voyage de Capazza. — Il y eut quarante ans, en 1926, que notre compatriote Louis Capazza accomplit avec bonheur cette unique performance de la traversée en ballon libre depuis Marseille jusqu'en Corse. M. PAUL FONTANA a eu la bonne idée de rappeler cet exploit, dans un article du *Petit Marseillais* (27 novembre). L'aéronaute, toujours vigoureux et toujours sportif, parti par mauvais temps sur le *Gabizos* avec un compagnon et, après bien des péripéties angoissantes, aborda près du golfe de Sagone, sur le territoire d'Appiettu : Capazza avait alors 24 ans.

Prete Biasgiu. — M. P. FONTANA encore a évoqué la mémoire de ce poète corse qui vécut de 1781 à 1860 et qui s'appelait en réalité Anton-Sebastianu Lucciardi. C'est l'ancêtre de notre cyrnéiste J.-P. Lucciardi, l'auteur de la *Vendetta di Lilla* et autres drames en dialecte corse. Il composa de nombreuses chansons populaires, telles que le *Testamentu di Mamma Mozza*, et une comédie *Mamma Sô* qui obtint un vif succès. Comme Lisandru di Castineta (Alexandre Ambrosi), il n'écrivait pas ses compositions. Aussi sont-elles oubliées pour la plupart. Seules celles que J.-P. Lucciardi, avec piété filiale, a recueillies pour les éditer, seront désormais connues.

Un orateur corse. — Signalons ici l'article que M. LORENZI DE BRADI, dans ce style imagé que nous lui connaissons, a consacré au début de décembre dans le *Figaro* à une grande figure contemporaine de la Corse, Monseigneur Franceschi, originaire du Cap, mort récemment à Buenos-Ayres, à l'âge de 40 ans. Il avait publié une *Littérature spiritualiste française au XIX^e siècle* et un livre sur *La démocratie et l'Eglise*. Son talent oratoire, écrit notre confrère, galvanisait les foules et le faisait ressembler à un Isaïe ou à un saint Paul.

La question corse. — Nous indiquerons encore à nos lecteurs une mise au point de la question corse, documentée et précise, que M. J.-B. MARCAGGI a confiée au *Temps* (23 novembre). Cette étude politique, économique et sociale a dû surprendre les lecteurs du grand journal et corrigé un certain nombre de préjugés que le grand public conserve à l'égard de notre île.

Eloge de la Corse. — *L'Ame gauloise* a inséré en janvier un bon article de M. H. PROBST, docteur ès lettres, sur la Corse « qu'il faudrait faire mieux connaître ». L'auteur y prend la défense des insulaires, proteste contre les légendes qui les présentent comme des paresseux, justifie leur amour du fonctionnarisme et reproche à l'administration française de se désintéresser un peu trop de cet admirable département. C'est peut-être là sa seule exagération.

La Corse touristique. — Sommaire du numéro de décembre 1926: Conte de Noël, par H. Omessa. — Visions de Corse, par H. Pierangeli. — Le tombeau de l'Empereur, par H. Fleischmann. — La laïe blanche, par J.-B. Natali. — La Santa de Niolo, par Paul Arrighi. — La grotte Napoléon (sonnet), par Max Roger. — Le Noël du bandit, par l'abbé Ferracci. — A Bonifacio, par J. Chieze. — Un soir de Noël en Corse, par M^{me} Humbert-Glay. — La Corse, côte d'améthyste, par le docteur Zuccarelli. — L'enfance de Napoléon, par Henri Schmitt. — M. Lauriston (roman), par J. de la Parata. — Le numéro de janvier 1927 contient les articles suivants: La cathédrale d'Ajaccio, par J.-B. Marcaggi. — D'Ajaccio à Bolognano, par J. de la Tour. — Ajaccio, par Jacques Luciani. — La légende du feu de Busso (poésie), par M^{me} Humbert-Glay. — Notes et documents sur la Corse révolutionnaire, par Mattei-Torre. — Bonifacio (sonnet), par Max Roger. — M. Lauriston, par J. de la Parata. Ces deux publications sont aussi bien illustrées et sont vendues: la première, 5 francs; la seconde, 2 francs par le directeur, M. Pietri, 8-14, cours Grandral, à Ajaccio. (Abonnement annuel: 15 et 18 francs.)

Revue mensuelle de l'Afrique du Nord. — Parmi les articles des deux derniers numéros de décembre et de janvier, nous signalerons : Napoléon financier, par M^{me} Sébastien Silvapi. — La malaria en Corse, de L. P., contre laquelle, dit l'auteur, il n'y a que deux remèdes actuels : la moustiquaire et la quinine. (Abonnement, 6 francs, 11, rue Médée, Alger.)

U Lariciu. — Le numéro 3 de cette Revue trimestrielle, publiée à Marseille par M. CHARLES GIOVONI, 157, avenue de la Capelette, a paru en janvier. On y trouvera : Une biographie de l'écrivain J.-B. Natali. — Un conte de celui-ci : La mule de mon grand-père. — Une nouvelle de Lorenzi de Bradi : La source corse. — Visions de Corse, par le docteur Foata. — Una fola di Natale : u reveillon, par Santu Casanova, etc. Prix du numéro : 2 fr. 50. Abonnement aux quatre numéros de l'année : 10 francs.

Livre d'or de la Corse. — L'œuvre du « Livre d'Or » peut encore disposer de quelques exemplaires de cet ouvrage qu'elle cédera au prix de 10 francs, port non compris. S'adresser, 47, rue de la Tour, à Paris. C'est là que les souscripteurs qui n'ont pas encore fait connaître leur dernière adresse pourront retirer le volume.

NOUVELLES

en quelques lignes

La main-d'œuvre en Corse. — Il n'est pas niable que la question de la main-d'œuvre soit plus grave en Corse que partout ailleurs. Notre agriculture se plaint du manque de bras et nos travaux d'utilité publique sont lentement exécutés pour la même raison. Le congrès des maires s'en est plaint. C'est donc une bonne nouvelle que celle dont M. Sari s'est fait le propagateur. Le ministre de l'Agriculture a engagé des négociations avec la Tchécoslovaquie en vue d'amener des nationaux de ce pays dans l'île. Souhaitons-lui meilleur succès qu'au préfet du XIX^e siècle, qui voulut doter notre pays d'une importante main-d'œuvre alsacienne (1).

✂

L'immigration italienne. — Le bureau départemental de la main-d'œuvre étrangère fait savoir que 4.380 ouvriers avaient été embauchés en 1926. Ce sont pour la plupart des Italiens. On compte 4.009 ouvriers bûcherons, charbonniers et scieurs de long parmi ces immigrés ; 120 vigneron et employés agricoles ; 250 mineurs, terrassiers et maçons. Un décret ministériel vient d'arrêter ce recrutement.

✂

Incendies des forêts. — Les forêts soumises au régime forestier couvrent une superficie de 133.456 hectares, dont 44.000 environ

(1) Cf. numéro 37 de la Revue.

sont des forêts domaniales. Là-dessus, en 1925, 267 hectares ont été incendiés; à peu près autant sans doute en 1926, malgré la surveillance exercée par la Conservation. M. Rotgès, chef du service, dispose pour cela d'un crédit misérable de quelques centaines de francs. Or, d'après ses propres déclarations, la valeur détruite par le moindre incendie est supérieure à toutes les sommes nécessaires à la sauvegarde des forêts. Aussi les maires feront-ils bien d'imiter celui de Bastia qui a interdit le pacage pendant trois ans sur tout territoire atteint par l'incendie. La lutte doit être énergique et méthodique, puisque la répression ne l'est pas assez.



Elevage du cheval. — Le directeur des services vétérinaires de la Corse a poussé un cri d'alarme. L'élevage du cheval disparaît dans l'île. Le paysan lui préfère celui du mulet qui porte mieux le fardeau et se vend plus cher. Les transports automobiles ont contribué à rendre moins utile la plus noble conquête de l'homme. Il faut, dit ce fonctionnaire, conseiller le retour aux étalons de l'Etat pour produire des mères et encourager les sociétés de courses qui remettent le cheval en honneur. Il en existe déjà à Ajaccio, Aullène, Bastelica, Portu vecchiu, Zonza. Le cheval sera-t-il une autre victime du progrès en Corse?



Importation de bois. — Les journaux insulaires ont poussé un cri d'alarme au sujet du déboisement. Le ministre a même interdit l'exportation des bois de pin. Cela ne signifie pas que l'exploitation rationnelle de la forêt doit être arrêtée. Sans détruire une richesse nationale, il doit être permis de l'exploiter. Or, nous lisons dans le *Petit Bastiais* du 6 janvier dernier: « Le vapeur *Floréal* a quitté Bordeaux pour Bastia avec 22.585 traverses de chêne et 22.500 traverses de pin pour la Compagnie C. F. D. » On peut se demander pourquoi cette Compagnie importe de fort loin ses traverses. Il y a là une anomalie économique. Ce n'est pas la seule.



L'aménagement pastoral. — C'est une heureuse idée, lancée dans l'*Echo de la Corse* par M^{me} Sébastien Silvani, qui mériterait d'être réalisée. Elle contribuerait peut-être à sauver nos forêts de l'incendie, dont les bergers, poussés par les nécessités de leur industrie, sont souvent responsables. « Il y a en Corse environ 60.000 hectares de pâturages, dit-elle; ils sont aménagés pour 250.000 animaux. Il lui en faudrait plus du double pour permettre l'accroissement d'un troupeau, qui est une des plus grandes richesses de l'île. Créons donc et alimentons avec nos propres ressources une caisse pour l'aménagement pastoral. Il faudrait 10 millions, dont une partie pourrait être versée par les bergers eux-mêmes, une autre par le département, une autre par les propriétaires. » Quelque intéressant que soit ce projet, il y a loin de l'idée à l'exécution.



Charbon de bois. — La Corse, pendant l'année 1926, a exporté en Espagne 24.727 tonnes de charbon contre 17.861 en 1925. Ce n'est pas précisément le moyen de laisser la forêt se reconstituer.



La question du cédrat. — La récolte qui, d'après les évaluations, avait produit en 1925 1.800.000 kilos, a dépassé en 1926 2 millions de kilos, malgré de mauvaises conditions climatiques. On prévoit, pour 1929, 4 millions. Et la mévente a déjà commencé ! L'an dernier, les cultivateurs ont vendu péniblement au prix de 300 francs les 100 kilos. Qu'en sera-t-il dans deux ans ? Il est temps de jeter un cri d'alarme et de recommander à nos compatriotes plus de prudence. Un trop grand nombre d'entre eux s'est laissé entraîner par la vogue cédratière, et plusieurs sans doute vont encore suivre. Ils courent au désastre. Qu'ils se souviennent des dangers que présente la monoculture pour un pays. Une loi d'airain règle toujours les rapports commerciaux, celle de l'offre et de la demande, et on oublie trop souvent que plus le marché est abondant, plus les prix s'avilissent. Nous en avons la preuve en consultant les circulaires des marchands de cédrats confits. Nous y relevons que la maison Ramacciotti, de Livourne, vend le cédrat confit, 1^{er} choix, à raison de 7 à 8 francs le kilo, suivant le cours du florin. Il n'est donc plus possible d'espérer le prix ancien de 7 à 800 francs les 100 kilos de fruit vert. Quant à accuser les industriels de jouer à la baisse, cela est trop facile. Mieux vaut donc en chercher les raisons dans la surproduction, dans la concurrence des fruits similaires et plus précoces de la Sicile, de la Calabre, de la Crète; dans la consommation limitée du produit. On préconise aujourd'hui la création dans l'île d'une ou plusieurs confiseries capables d'utiliser sur place le cédrat, au lieu de l'exporter en futailles vers l'étranger, au cours du fret actuel.



Circuits du P.-L.-M. — Cette Compagnie de chemins de fer vient de décider l'établissement, à partir du mois de mars, des circuits d'auto-cars entre Corte et la forêt de Valdionellu, entre Ajaccio et l'Ile-Rousse, entre Bastia et l'Ile-Rousse. Depuis janvier ont recommencé à fonctionner les circuits de Bonifacio, des Calanques, du Cap Corse. Ces deux derniers deviendront même quotidiens à partir du 16 mars.



Le service Alger-Corse. — Les relations directes entre l'Algérie et la Corse ont un intérêt qui ne peut pas échapper à nos lecteurs. Nos compatriotes de l'Afrique du Nord ont, l'été dernier, travaillé avec énergie pour l'obtenir. Un premier résultat a été acquis. Grâce à une subvention accordée par les délégations financières, la Compagnie transatlantique a d'abord assuré le transport des voyageurs, puis la Société algérienne de navigation a accepté d'organiser un service commercial jusqu'aux premiers mois de 1927. Les voyageurs y seront admis, mais le prix de transport est si élevé (à tort, croyons-nous) qu'il attirera de rares amateurs : 430 francs avec nourriture et 175 francs sur le pont. Le voyage dure six jours, car il s'effectue par Bône. En revanche, les marchandises peuvent être expédiées directement dans un sens ou dans l'autre. La tentative mérite d'être suivie. Si la Compagnie donne à ses services la plus grande publicité possible et aux chargeurs le temps nécessaire de préparer leurs expéditions, nul doute que les échanges se créent et se multiplient. La Corse peut envoyer ses cédrats, ses châtaignes, ses bois, ses minerais, etc.; l'Algérie, son blé, ses vins, ses phosphates,

son papier, sa main-d'œuvre, etc. Et d'ailleurs la fonction crée l'organe; dans un contact direct, des besoins naîtront qui n'apparaissent pas encore.



Trafic maritime de Bastia. — Le maître du port fait savoir qu'en 1926 le nombre des navires entrés et sortis a été de 1.412, jaugeant 546.126 tonneaux et transportant 101.928 tonnes de marchandises avec 80.848 voyageurs. Ces chiffres sont supérieurs à ceux de 1925. L'activité de la gare est en rapport avec celle du port. Le nombre des trains mis en circulation entre l'une et l'autre était en 1921 de 1.710 et le tonnage transporté de 16.530 tonnes. En 1925, le premier nombre fut de 2.050 et le tonnage commercial de 39.501 tonnes (34.594 à l'exportation et 4.907 à l'importation). Ces chiffres légitiment la demande d'extension de la voie jusqu'à Toga, faubourg industriel, et son prolongement le long des nouveaux quais de l'Est.



Ports de la Corse. — Une dépense de 5.693.000 francs a été prévue en 1927 pour l'amélioration des ports insulaires. La *Revue* a parlé de celle du port d'Ajaccio. Pour Bastia, il reste à faire approuver l'approfondissement à 7 mètres de tous les quais accostables; l'établissement d'un brise-lames le long du mur de soutènement de la route 193; le prolongement de la jetée du large sur 250 mètres; la construction d'un épi à la pointe Saint-Erasme sur 70 mètres. Pour Calvi, la dépense atteindra 685.000 francs et portera sur l'achèvement des dragages et sur un prolongement d'une trentaine de mètres de la jetée. Pour Saint-Florent, il s'agira de recharger extérieurement la jetée. Pour Proprianu, on songe pour le moment à améliorer le chemin de ceinture menant au quai qui est trop souvent impraticable et submergé, mais cela ne suffira pas. La Chambre de commerce d'Ajaccio a réclamé avec raison beaucoup plus, car ce port est mal aménagé, médiocrement outillé, insuffisant pour le trafic actuel. Les doléances de cette assemblée portent aussi sur le retard que subit l'aménagement du port de Sagone (débarcadère et môle) qui doit desservir les cantons de Vicu, Evisa, Soccia, Sari d'Orcinu, Piana. Il est incontestable que les transports par route, déjà défectueux jadis par leur lenteur, sont devenus trop coûteux; ces régions ne se développeront que si leurs produits peuvent être exportés plus aisément et plus économiquement. L'aurait-on compris en haut lieu? Le ministre des Travaux publics a invité ses services à préparer immédiatement l'étude du programme d'amélioration de Proprianu et de Sagone. En 1925, le port de Proprianu a vu entrer ou sortir 608 navires transportant 27.178 tonnes de marchandises et 10.614 passagers; celui de Sagone, 32 navires et 3.000 tonnes.



Les grands travaux à Ajaccio. — La ville d'Ajaccio se dispose, avec le concours de M. Coty et une subvention de 2 millions de l'Etat, à démolir le collège inachevé du cours Grandval et l'hôpital militaire pour faire de leur emplacement un square; à construire un hôpital mixte, à agrandir le collège Fesch de manière à l'adapter aux besoins nouveaux, à installer le Musée et la Bibliothèque dans un immeuble que le mécène ajaccien achèterait. Les dépenses s'élè-

veraient à 6 millions et demi. Une ville qualifiée de touristique, d'hivernale et de climatique ne sera jamais assez belle, à plus forte raison celle qui fut le berceau de Napoléon le grand.



Les colis agricoles. — La *Revue* a signalé que les colis agricoles de 20 à 50 kilos seraient désormais acceptés par les Compagnies de chemins de fer. Voici, en se basant sur la distance parcourue en chemin de fer, quels en seront les tarifs : jusqu'à 20 kilos, de 10 fr. 90 à 18 fr. 25 ; jusqu'à 30 kilos, de 12 fr. 40 à 25 fr. 50 ; jusqu'à 40 kilos, de 13 fr. 90 à 30 francs. Avec un léger supplément de 4 à 5 francs, les colis pourront être expédiés à une gare quelconque du réseau corse.



La question des prestations en nature. — Tous les journaux insulaires ont publié et discuté le projet déposé par nos parlementaires sur le bureau de la Chambre pour mettre en valeur la Corse au moyen des versements que fera l'Allemagne, au titre des prestations en nature. La somme demandée est de 600 millions répartie en 10 annuités. D'excellentes choses ont été dites dans ce rapport. Les travaux envisagés intéressent l'assainissement, les voies de communication (chemins de fer, réseau routier, services maritimes), électrification des campagnes, hydraulique agricole, groupes scolaires, service télégraphique et téléphonique, etc. Cette mise en valeur est-elle un leurre ? Il ne semble point. Voici la réponse de M. Poincaré à M. Caïtucoli, qui était allé lui demander un avis : « Le service des prestations que j'ai consulté est favorable à votre proposition. Une seule réserve s'impose : c'est dans le cas où, au cours des dix années prévues pour la durée des crédits à allouer, l'Allemagne viendrait à ne pas payer. » Et voilà comment le sort de la Corse est désormais lié à celui de la politique générale. Puisse la France rester assez forte pour contraindre l'Allemagne à payer ! Disons aussi que les améliorations prévues sont liées à une question de main-d'œuvre, qu'il est possible de résoudre ; à une question de peuplement, qui sera difficile à solutionner, si l'on songe à la dénatalité progressive de la Corse ; à une question de tarifs aussi, comme l'a dit excellemment après nous M. A. Ramelli, dans un article du *Petit Marseillais* du 30 décembre dernier : « Quelle que soit la solution envisagée, la « question des services maritimes domine toutes les autres parties « du problème corse. Ce sont les tarifs de transport trop onéreux « et les conditions du fret qui mettent la Corse en état d'infériorité « par rapport aux autres départements pour l'exportation de ses « produits, de même que ces tarifs et les difficultés de transport « arrêtent ou empêchent l'éclosion de nouvelles industries dans « notre département. Tant que l'on ne comprendra pas que c'est « contre l'abaissement de la fameuse barrière maritime que tous les « efforts devront être dirigés, notre île continuera à souffrir du malaise actuel qui paralyse les initiatives les plus utiles. »



Subvention cinquantenaire. — La journée du 18 décembre 1926 aura vu l'un des plus beaux succès parlementaires de notre représentation insulaire. Le Sénat a accepté le relèvement de la subvention cinquantenaire, qui a été portée de 500.000 à 2.500.000 fr.

La Chambre l'avait adopté le 28 février. La Corse recevra ainsi pour ses travaux d'intérêt public une somme importante pendant de longues années. Elle pourra même gager sur cette ressource un emprunt destiné à activer les travaux les plus urgents.



Symptôme d'amélioration économique. — On ne peut plus nier cette amélioration. L'effort agricole, qu'un voyage dans l'île permet de constater, en est la cause. Le montant des cotes irrécouvrables en fournit une preuve irrécusable. Tandis qu'il était de plus de 600.000 francs après la guerre, il n'est plus maintenant que de 200.000 environ. Le taux de ces cotes est descendu en 1925 à 3,70 pour 100. La facilité du recouvrement des impôts atteste un peu plus d'aisance chez le paysan.



Les impôts de la Corse. — Le Trésorier-Payeur général a communiqué aux journaux quelques renseignements sur la fiscalité insulaire. En 1925, les impôts directs et taxes assimilées se sont élevés à 7.612.820 fr. et à 3.102.245 fr. pour les impôts sur le revenu et cédulaires; au total, 10.715.065 fr., soit 2.466.551 fr. de plus qu'en 1924. Les frais de poursuites ont été cependant en diminution; ils se sont élevés à 66.984 fr. Le montant des amendes et condamnations a atteint 531.359 fr. La Corse a payé en outre : 5.631.448 fr. pour l'enregistrement; plus de 3 millions pour les douanes; 2.486.735 fr. pour les contributions indirectes; 117.490.057 fr. pour les postes et télégraphes; au total : 128.707.940 fr. Les dépenses du Trésor se sont élevées au contraire à 54.042.057 francs.



Le recensement de 1926. — Le *Journal officiel* du 28 décembre a donné les premiers résultats du dernier recensement. La population de l'île est de 281.278 Français et 8.612 étrangers. L'augmentation sur le recensement de 1921 est donc de 7.931 unités, tandis que celui-ci avait révélé une diminution de 9.000 sur 1911. Le nombre des étrangers s'est aussi accru de 2.134. Les travaux entrepris dans l'île ont exigé une main-d'œuvre surtout italienne qui se retrouve ici. Les arrondissements respectifs renferment la population suivante :

Ajaccio...	73.274	Français et 2.269 étrangers.	Total :	75.543 hab.
Bastia	83.083	— et 4.436 —	—	87.519 —
Calvi.....	22.063	— — —	—	22.063 —
Corte	54.013	— et 859 —	—	54.872 —
Sartène ...	48.845	— et 1.048 —	—	49.893 —

L'arrondissement de Bastia, qui a été augmenté par celui de Calvi, renferme donc 114.018 habitants. La ville elle-même est passée à 36.376 habitants et Ajaccio à 23.392, officiellement. Attendons les résultats complets pour faire les remarques qui s'imposent.

1787....	148.172	1851....	230.271	1901....	295.589
1811....	174.572	1871....	258.507	1911....	290.961
1831....	195.407	1891....	288.596	1921....	281.959



La natalité à Bastia. — Elle a encore baissé en 1926. De 1908 à 1924, la moyenne des naissances était de 16,2 pour 1.000 habitants; en 1925, elle est de 15,6; en 1926, elle n'est plus que de 14,6. Bastia suit la décadence des autres villes de France, et c'est un danger que l'on ne combattra jamais assez.



Le mouvement démographique. — Comme suite aux renseignements que nous avons donnés dans un précédent numéro, signalons que le mouvement de la population française, au cours du premier trimestre 1926, s'était établi pour la Corse aux chiffres suivants : naissances 1.269, décès 959, mariages 279. Comparés avec ceux du premier trimestre 1925, les chiffres de cette année accusent les différences suivantes : naissances en moins 63 (le total est de 1.332); mariages en plus 24 (total 255); décès en moins 53 (total 1.012).



Timbre-poste pour la Corse. — M. Vellacini préconise, dans un article du *Petit Marseillais*, une idée excellente : celle d'un timbre-poste dont la vignette serait celle de la Corse. Elle est facilement réalisable. Elle aurait l'avantage d'apprendre à beaucoup d'étrangers (j'allais écrire à des Français) qui l'ignorent que la Corse est française depuis 1768, et j'ajoute qu'elle l'est avant Mulhouse, avant la Savoie, avant le comté de Nice, contrairement à cette phrase d'un document officiel : « La Corse est entrée la dernière dans la grande famille française. »



Monuments historiques. — Il est agréable d'apprendre que le Secrétariat des Beaux-Arts vient de déclarer monuments historiques et de placer sous sa protection le château fort d'Aleria, qui fut fondé au XIV^e siècle, l'église de la Conception de Bastia, bijou archéologique, qui fut au XVIII^e siècle l'église officielle des Français, l'église dite l'Abbadia de Moca-Croce, qui fut construite sous l'influence des artistes pisans. Nous nous en réjouissons ici, non seulement comme patriote, mais comme conservateur des antiquités de la Corse, appelé, il y a quelques années, à fournir au ministère, sur ces divers monuments, un rapport tendant au classement. Une autre satisfaction vient de nous être donnée par la décision prise de réparer aux frais de l'Etat le sanctuaire de San Thomé de Pastoreccia, dont les belles fresques étaient menacées de destruction.



La maison de Napoléon à l'île d'Aix. — Grâce à la prudence de notre compatriote, M. Mariani, sous-préfet de Rochefort, qui avait su retarder la mise en vente par l'Etat de la maison où l'Empereur avait passé ses dernières heures en France, en 1815, avant d'être emmené en Angleterre, cette demeure historique a été acquise par le baron Gourgaud, qui compte en faire un musée. C'est une œuvre bonne et intelligente.



Protestation patriotique. — M. Fernand Matteï, ancien magistrat, et M. Albertini, président des anciens combattants et mutilés corses de Paris, ont pris l'initiative louable de protester auprès du président du Syndicat de la presse parisienne contre les allusions blessantes que des journalistes, par inconscience plus que par méchanceté, se permettent trop souvent à l'égard des Corses : « Il suffit, ont-ils écrit, qu'un individu originaire de notre département se trouve mêlé au plus banal fait-divers à Paris ou ailleurs pour que sa qualité de Corse soit mise en évidence, soulignée, exploitée avec exagération, avec une sorte de joie sadique. » Il est vrai que certains journalistes exagèrent. Un Corse, même criminel, est un Français au même titre qu'un Limousin ou un Normand, auteur d'un délit identique. Pourquoi, dans ces derniers cas, les mêmes rédacteurs n'insistent-ils pas sur l'origine du coupable ? Le président du Syndicat a du reste répondu en termes sympathiques que les adhérents de ce syndicat seraient amicalement priés de ne plus créer, fût-ce involontairement (et nous sommes convaincu ici que cet adverbe s'appliquait dans tous les cas), des motifs de froissement tels que ceux que vous avez signalés. Je puis vous assurer d'ailleurs que tous les journaux parisiens et leurs adhérents n'éprouvent pour leurs compatriotes corses que des sentiments d'affectueuse solidarité ».



Ligue de la Corse française. — On annonce la fondation à Bastia d'une Ligue « qui a pour but de s'opposer à toute propagande « étrangère, sous quelque forme que ce soit, susceptible de porter « atteinte à l'intégrité du territoire national ». Qui donc a pu s'imaginer que la Corse pouvait cesser d'être française et que ses habitants pourraient y consentir ?



La maison de Colomba. — La façade de l'immeuble des demoiselles Istria, petites-filles de Colomba, porte désormais une plaque commémorative rappelant que l'héroïne de Mérimée est morte dans cette maison le 6 décembre 1861, à l'âge de 96 ans. Cette maison se trouve sur la route nationale, en face de la mairie, et les nombreux touristes, qui empruntent les auto-cars et qui s'intéressent aux souvenirs du passé, pourront satisfaire aisément leur curiosité.



Centre d'examens de Bastia. — Le ministre de l'Instruction publique, désireux de donner satisfaction à l'arrondissement de Bastia, sans déplaire à Ajaccio, vient, après des démarches réitérées de M. Sari et de ses collègues, d'adopter une solution moyenne au sujet du centre d'examens primaires de Bastia, qui avait été supprimé, contrairement au bon sens. Les épreuves écrites continueront à être passées à Bastia et à Ajaccio. Les épreuves orales seront subies devant une commission qui se rendra à Bastia, puis reviendra à Ajaccio, où aura lieu la notation (?) et la délibération définitives. L'unité de notation, chère à nos centralisateurs ! sera ainsi sauvegardée. Le régime commencera à fonctionner en 1927, mais on n'ajoute pas s'il s'appliquera aux candidats aux bourses secondaires.



L'enseignement primaire en Corse. — On relève dans le rapport annuel du Vice-Recteur de la Corse au Conseil général les phrases suivantes : « Nos écoles sont mal installées et malsaines, insuffisamment pourvues du matériel d'enseignement indispensable. Cette situation regrettable ne fait que rendre plus méritoires les efforts des maîtres », et après quelques reproches adressés à une infime minorité d'instituteurs incapables ou paresseux, il continue : « Les rivalités de personnes ne sont pas en Corse un obstacle à l'existence et au développement du large esprit de tolérance en matière religieuse et politique. Ce n'est pas chez nous que l'on peut dire que les Français ne s'aiment pas. Nos instituteurs ont le respect profond de toutes les convictions et de toutes les croyances. L'école est la maison de tous, non celle d'une majorité éphémère et changeante. »



La Maison Corse à Marseille. — Son inauguration a eu lieu en septembre dernier, au cours d'une fête présidée par M. de Peretti della Rocca, ambassadeur de France à Madrid. Son discours fut un résumé clair, éloquent, complet de la situation économique de notre île et des avantages que celle-ci pourra retirer de la Maison Corse, en même temps qu'un commentaire détaillé des buts de l'institution que M. Ciancioni, son fondateur, avait énumérés : exposition permanente des produits corses du sol et du sous-sol ; documentation complète sur le commerce, l'industrie et l'agriculture, le tourisme et les conditions du travail en Corse ; bibliothèque et galerie des hommes illustres de notre île ; salle de réunion mise à la disposition de tous les groupements corses de Marseille ; salle de consigne où les compatriotes de passage et en relations avec la Maison Corse pourront déposer leurs colis à la main ; liste des commerçants, hôteliers et entrepreneurs de transport recommandés par la Maison Corse, etc. » Prospérité et longue vie à une institution fondée par l'initiative individuelle et qui est une sorte de ministère des intérêts publics de la Corse.



Une commune corse établit un plan d'extension. — Bien que la loi n'oblige que les villes d'une certaine importance à établir un plan d'extension et d'embellissement, la commune de Calenzana, sans y être astreinte, a dressé un plan d'extension qui prévoit l'aménagement de la vieille ville et la création d'une ville nouvelle. Ce plan, qui est soumis aux commissions compétentes, paraît devoir être retenu sous réserve de quelques modifications de détail. C'est là une initiative heureuse, la première qui ait été prise en Corse par une commune rurale et qui mérite d'être signalée pour que l'exemple soit suivi.

Le Directeur-Gérant,
A. AMBROSI.

OUVRAGES RECOMMANDÉS

A TOUS LES LECTEURS

-
- Histoire des Corses**, par A. AMBROSI-R., in-12 de 160 pages et 63 gravures. Chez l'auteur, place du Général-Beuret, 9, Paris XV^e, ou chez l'éditeur Jansson, successeur de Piaggi, Bastia . . . 5 fr.
- Géographie de la Corse**, par A. AMBROSI-R., in-12 de 176 pages et 58 gravures. On peut la demander, comme l'Histoire, soit à l'auteur à Paris, soit à l'éditeur à Bastia. 5 fr.
- L'Annu Corsu** de 1927. Le demander à M. A. BONIFACIO, 3, rue du Lycée, à Nice 5 fr.
- Lamenti, voceri et chansons populaires de l'île de Corse**, in-12 de 400 pages. Le demander à l'auteur, M. J.-B. MARCAGGI, bibliothécaire à Ajaccio. 15 fr.
-

N. B. — La Direction prie les abonnés et les lecteurs qui désireraient une réponse à toute demande de renseignements de joindre à celle-ci un timbre de 0,50 pour la réponse. La modicité des ressources de la Revue ne permet pas d'alourdir son budget avec tous les frais de correspondance.

Elle rappelle aux abonnés que le montant de l'abonnement reste fixé à QUINZE francs pour la France et les colonies et à VINGT francs pour l'étranger, qu'elle les prie d'envoyer par le moyen du mandat-carte à son compte courant : Paris 813.42. Elle serait reconnaissante à ceux dont le versement n'a été que de DOUZE francs en 1926 de vouloir bien lui faire parvenir la différence à ce même compte courant.

Elle prévient tous les abonnés qu'ils peuvent d'ores et déjà lui faire parvenir de même le montant de l'abonnement pour 1927.

Prière instante d'informer la Direction de tout changement de résidence.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

DE NICE A MARSEILLE EN AUTOCAR P.-L.-M.

Si vous voulez voir la Côte d'Azur sous son plus bel aspect, allez de Nice à Marseille en autocar P.-L.-M. Le voyage se fait en un jour et demi, avec coucher à Hyères ou Toulon dans les deux sens. Les voitures suivent le bord de la mer et permettent de visiter, non seulement les grandes stations mondaines, mais aussi les stations plus intimes et plus reposantes de la Côte de l'Estérel et de la Côte des Maures.

A partir du 5 janvier, un nouveau Service permettra de se rendre de Nice à Marseille, ou inversement, en un jour.

D'autres Services fonctionneront, à dater du 1^{er} janvier, dans la région des Maures et de l'Estérel.

Signalons également que des Services d'excursions sillonnent les environs de Nice, Cannes, Saint-Raphaël, Sainte-Maxime, Hyères, Toulon et Marseille.

Les voyageurs peuvent se procurer dans les Agences et Bureaux P.-L.-M. de renseignements, comme aussi dans les Agences de voyages, des billets combinés comprenant à la fois des parcours en chemin de fer et des trajets en autocar. Ces billets offrent une réduction de 5 % sur le prix du voyage en autocar.

Excursions en Corse

Pour visiter la Corse, prenez à Bastia et Ajaccio les autocars P.-L.-M. Ils comportent trois circuits :

Deux au départ d'Ajaccio :

Circuit des Calanches de Piana, les mardi et vendredi. — Prix 85 fr.

Circuit de Bonifacio, les dimanche et mercredi. — Prix 150 fr.

Un au départ de Bastia :

Circuit du Cap Corse, les dimanche et vendredi. — Prix 65 fr.

L'Office de la Corse, 10, av. de Friedland, à Paris, renseigne sur les voyages dans l'île, délivre les billets de chemin de fer, de bateau et d'autocar.